

Direction des bibliothèques

AVIS

Ce document a été numérisé par la Division de la gestion des documents et des archives de l'Université de Montréal.

L'auteur a autorisé l'Université de Montréal à reproduire et diffuser, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit et sur quelque support que ce soit, et exclusivement à des fins non lucratives d'enseignement et de recherche, des copies de ce mémoire ou de cette thèse.

L'auteur et les coauteurs le cas échéant conservent la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent ce document. Ni la thèse ou le mémoire, ni des extraits substantiels de ce document, ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans l'autorisation de l'auteur.

Afin de se conformer à la Loi canadienne sur la protection des renseignements personnels, quelques formulaires secondaires, coordonnées ou signatures intégrées au texte ont pu être enlevés de ce document. Bien que cela ait pu affecter la pagination, il n'y a aucun contenu manquant.

NOTICE

This document was digitized by the Records Management & Archives Division of Université de Montréal.

The author of this thesis or dissertation has granted a nonexclusive license allowing Université de Montréal to reproduce and publish the document, in part or in whole, and in any format, solely for noncommercial educational and research purposes.

The author and co-authors if applicable retain copyright ownership and moral rights in this document. Neither the whole thesis or dissertation, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms, contact information or signatures may have been removed from the document. While this may affect the document page count, it does not represent any loss of content from the document.

Université de Montréal

Richard Hofstadter et la culture politique :
une étude historiographique

par

Jean-Étienne Bergeron

Histoire

Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade
de maîtrise en histoire

Août 2007

© Jean-Étienne Bergeron, 2007



Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé :

Richard Hofstadter et la culture politique :
une étude historiographique

présenté par :
Jean-Étienne Bergeron

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Samir Saul, président-rapporteur
Bruno Ramirez, directeur de recherche
Jacques Rouillard, membre du jury

23 OCT. 2007

Résumé

Alors que de profondes transformations surgissaient dans l'historiographie américaine, Richard Hofstadter, historien américain de la deuxième moitié du XX^e siècle, marqua toute une génération d'historiens par l'accent qu'il mit sur la culture dans la compréhension des phénomènes sociaux et politiques.

Notre recherche s'attache à cerner la relation qui existe entre Hofstadter, le concept de culture politique et l'historiographie aux États-Unis entre les années 1900 à 1970. Trois parties ont été développées pour répondre à cette question : l'étude de l'historiographie américaine marquée par l'émergence de l'intellectualisation de la démarche historique dans les années 40 et 50; l'analyse détaillée du cheminement intellectuel d'Hofstadter et de sa démarche historiographique; finalement, l'exégèse de son concept de culture politique et l'utilisation qu'il a fait de ce dernier.

À la lumière de ce développement, nous avons tenté de définir la relation qui existe entre les trois composantes de notre question de départ. Hofstadter fut naturellement poussé vers la culture politique (relation suggestive) par son approche méthodologique dont la provenance est liée au contexte historiographique (formation universitaire, réaction à l'école progressiste et intellectualisation de la discipline historique). Cependant, cette même approche limita l'utilisation du concept qui, sous Hofstadter, fut confinée à sa politique du statut et aux éléments s'y rattachant.

Mots-clés : Histoire, États-Unis, Richard Hofstadter, Culture politique, Historiographie

Abstract

While profound transformations have appeared in American historiography, Richard Hofstadter, American historian of the second half of the XXth century, marked a whole historian's generation with the accent which he put on the culture in the understanding of social and political phenomena.

Our research attempts to emphasize the relationship which exists between Hofstadter, the concept of political culture and historiography in the United States between 1900 and 1970. Three parts were developed to answer this question: the study of American historiography which underlined the emergence of the intellectualization of historic work in the 40s and 50s; the detailed analysis of the intellectual progress of Hofstadter which clarified its historiographical work; and finally, the exegesis of the concept of political culture bounded the sense and use, of the concept, by our author.

In light of this development, we shall try to define the relationship which exists between the three components of our original question : Hofstadter was naturally pushed towards the political culture by his methodological approach, which is connected to the historiographical context (academic formation, reaction to the progressive school and the intellectualization of the historic discipline). However, the same approach limited the use of the concept which, under Hofstadter, was confined to his politics of status and on elements connected with it.

Keywords: History, United States, Richard Hofstadter, Political Culture, Historiography

Table des matières

Résumé	iii
Abstract	iv
Table des matières	v
Remerciements	vii
Introduction	8
Chapitre I : Le contexte historiographique 1900-1970	19
1.1 L'école« progressiste »	20
1.1.1 Les caractéristiques de l'école « progressiste »	21
1.1.2 Frederick Jackson Turner	23
1.1.3 Charles Austin Beard	25
1.1.4 Rejet du positivisme et recul du matérialisme.	29
1.2 Le consensus	30
1.2.1 Daniel J. Boorstin	31
1.2.2 Louis Hartz	33
1.3 La formation de brèches	35
1.3.1 C. Wright Mills	35
1.3.2 Contexte propice	38
1.3.3 Bernard Bailyn	41
1.3.4 Un changement de paradigme	43
Conclusion	44
Chapitre II : Richard Hofstadter	46
2.1 La formation universitaire de Hofstadter	46
2.1.1 Sa vie pré-universitaire	46
2.1.2 L'université de Buffalo	48
2.1.3 L'université de Columbia	52
2.2 Ses principaux ouvrages et leur analyse	58
2.2.1 Social Darwinism in American Thought	58
2.2.2 Des rencontres déterminantes.	63
2.2.3 Bâtisseurs d'une tradition	71
2.2.4 Des années de consolidation	77
2.2.5 Churchill et la destinée manifeste	81

2.2.6 Manifest Destiny and the Philippines	83
2.2.7 The Age of Reform	85
2.2.8 La culture comme outil de compréhension	92
2.2.9 Ses derniers écrits	97
Conclusion	98
Chapitre III : La culture politique et Richard Hofstadter	100
3.1 Définition du concept	100
3.1.1 Définition générale	100
3.1.2 Définition originale	102
3.2 Richard Hofstadter et la culture politique	105
3.2.1 L'utilisation du concept	105
3.2.2 Signification du concept	108
3.2.3 Les limites du concept de culture politique pour Hofstadter	110
Conclusion	117
Conclusion	118
Formation universitaire	118
Réaction à l'école progressiste	120
Intellectualisation de la discipline historique	121
Richard Hofstadter, la culture politique et l'historiographie	123
Bibliographie	126

Remerciements

Merci, M. Ramirez pour la confiance que vous avez eue en moi. Ce ne fut pas toujours facile, surtout avec les brouillons que je vous envoyais, mais vous avez toujours su quand me pousser et quand me laisser aller. Vos commentaires et suggestions m'aidèrent énormément dans la rédaction et l'organisation de ce mémoire. Je me demande encore ce que j'aurais fait sans vous.

Je dois aussi remercier la charmante Annie qui, sans le savoir, m'a toujours poussé vers l'aboutissement de ce projet et cela, même si le prix à payer fut assez élevé. Je remercie tous les membres de ma famille, plus particulièrement ma sœur Marie-Geneviève, pour le soutien dans la tâche et la lecture du manuscrit.

Christine, tu fus toujours un modèle de persévérance et d'accomplissement. Julie, merci pour ton oreille attentive et nos nombreuses discussions qui alimentèrent mes réflexions. Merci à toi Jo, ta procrastination inconsciente me força à terminer ma maîtrise et, bien-sûr, merci pour toutes ces discussions. Finalement, merci à tous mes autres amis(es) pour leurs encouragements répétés.

Richard Hofstadter et la culture politique : une étude historiographique

L'historiographie n'est pas le domaine le plus en vogue dans les départements d'histoire aux cycles supérieurs. On peut cependant entrevoir que ce type d'étude aura une popularité croissante dans les prochaines années et cela par la simple nature de la discipline historique. Le moment présent, devenant au gré des années, le passé et la recherche de sources originales certes, mais aussi riches en information, pousseront de nombreux historiens du XXI^e siècle vers l'étude de leurs prédécesseurs en tant que source première d'analyse historique. L'objet de l'étude historiographique est double et cela par l'intérêt qu'elle porte aux sujets étudiés par des historiens, mais aussi, et surtout, par l'observation des méthodes et des concepts utilisés par ces derniers. Elle s'intéresse donc au passé tel que vu par l'historien, mais aussi à son présent tel qu'intellectualisé à travers l'herméneutisme des concepts qu'il utilise. La nouveauté n'est pas cette mise en abîme déjà existante dans l'étude historiographique traditionnelle, mais la place croissante qu'occupe cette dernière dans le discours historique.

Les raisons de cet intérêt sont multiples, mais deux attirent particulièrement notre attention : l'évolution des méthodes utilisées et la multiplication des documents historiographiques, surtout depuis le XX^e siècle. De plus, l'historiographie est, à l'instar des autres domaines scientifiques constitutifs d'une société, assujettie aux

pressions de la mode ou dans un jargon plus nuancé, reflète l'influence de la culture intellectuelle sur le discours scientifique. L'historiographie américaine ne fait pas exception à ce constat et son étude est révélateur des différentes mutations ayant eu lieu au sein de la société. Cette popularité croissante de l'historiographie coïncide avec la place, toujours grandissante, de l'histoire dans nos sociétés postmodernes. L'exemple du Québec, à travers la réforme du cursus au secondaire, est ici éloquent. Il ne fait aucun doute qu'avec la mort des grandes vérités dogmatiques et une mondialisation toujours croissante, souvent synonyme d'acculturation, la discipline historique restera en vogue pour de nombreuses années.

C'est dans cette perspective que nous avons décidé de nous pencher sur l'histoire politique de la société américaine au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale (1945-1970). Un mémoire axé sur l'histoire politique certainement, mais encore fallait-il délimiter et cerner les aspects sur lesquels nous voulions jeter notre dévolu. Richard Hofstadter apparut comme un choix de prédilection pour toute personne s'intéressant à l'évolution de l'histoire politique aux USA et cela par le rôle qu'il joua dans l'avènement du concept de culture politique au sein de l'historiographie américaine entre les années 1945 et 1970.

Le concept de culture politique pourrait être défini comme étant : « A set of values that stabilize institutional forms and hierarchical social relationships in terms of ethical constructs; over time these values reflect developmental changes in individual psychology and in social norms of legitimation; they evolve as a

consequence of an interaction between them. »¹ Cette définition, même si elle date des années 90, reflète bien la transformation qui s'est effectuée dans les sciences sociales après la Seconde Guerre mondiale concernant la place de la culture dans la société. On parle de plus en plus de hiérarchisation, de légitimation, d'idéologie, de conscience, mais surtout d'inconscience, de résistance où la structure du pouvoir est certes toujours verticale, mais aussi horizontale. Le champ de la culture, ou si l'on préfère, la sphère culturelle devient de plus en plus un enjeu politique. Cette transformation s'est opérée progressivement et s'inscrit dans un contexte de contestations intellectuelles où la discipline historique ne fut pas épargnée. Les germes de cette dernière sont multiples : de l'école de Francfort à Antonio Gramsci en passant par l'évolution des sciences sociales et du rejet du credo libéral, bref l'historique d'un concept possède de nombreuses racines.

Hofstadter, historien qui s'intéressa beaucoup à l'histoire politique, fut assez prolifique entre les années 1945 et 1970 (date de son décès). Son œuvre couvre une bonne partie de l'histoire américaine et ses principaux livres (certains gagnants du prix *Pulitzer*) sont *The American Political Tradition* (1948), *The Age of Reform* (1955), *Anti-Intellectualism in American Life* (1963), *The Progressive Historians: Turner, Beard, Parrington* (1968) et *The Idea of a Party System* (1969).

On peut certainement reconnaître le caractère original de l'œuvre d'Hofstadter. Cependant, sa pensée a évolué dans l'espace-temps et de plus,

¹ Richard W. Wilson. *Compliance Ideologies : Rethinking Political Culture*, Cambridge, Cambridge University Press, 1992, p. 6.

l'évolution de cette dernière survient dans une période charnière de l'histoire intellectuelle américaine. C'est dans cette optique que nous trouvons intéressant le choix de notre sujet, c'est-à-dire l'analyse du cheminement intellectuel d'Hofstadter et de son évolution en mettant cette dernière en parallèle avec l'avènement (sources et contexte) du concept de culture politique dans l'historiographie américaine.

L'objectif de ce mémoire sera donc d'établir la relation entre Richard Hofstadter et le concept de culture politique, en liant le tout au contexte historiographique. Comment ce dernier, issu d'une éducation progressiste – au sens historiographique du terme – entreprit de décrire la vie politique par l'existence d'idéologies sociales au sein de la vie publique américaine ? La révélation de ces idéologies et des mythes qui les sous-tendent eurent un impact certain chez les contemporains d'Hofstadter et alimentèrent le débat entourant la place de la culture dans la compréhension des phénomènes politiques. La validité de notre recherche réside dans notre capacité à bien cerner le cheminement intellectuel d'Hofstadter et à mettre ce dernier en relation avec le concept de culture politique.

Pour répondre à cette question, le travail sera divisé en trois grandes parties. Dans un premier temps, un portrait global de l'historiographie américaine, entre les années 1900 et 1960, sera dressé et, il va sans dire, que l'accent sera principalement mis sur l'histoire politique. Deux des différents courants historiographiques seront analysés et expliqués : «l'école progressiste» et «l'école du consensus» à travers l'étude systématique d'œuvres caractéristiques et d'ouvrages de synthèse. L'hypothèse de base entourant cette section est l'existence d'une conjoncture

intellectuelle ayant permis l'avènement du concept de culture politique, notamment par la remise en question de ces deux grandes écoles.

Dans un deuxième temps, et c'est le cœur du travail, la pensée d'Hofstadter sera analysée. Quelles furent les différentes sources qui influencèrent Hofstadter et son approche historiographique ? Quel fut le cheminement de sa pensée en ce qui touche la relation entre les idées et la politique ? Les réponses à ces deux problématiques permettront de mieux placer Hofstadter sur l'échiquier historiographique, tout en nous donnant les outils nécessaires pour comprendre la signification qu'il donnera au concept de culture politique - l'enjeu de la troisième partie. Les hypothèses que nous pouvons d'or et déjà énoncer sont les suivantes : son passé, son éducation, ses réseaux de contacts, ainsi que le contexte (intellectuel/politique/social) influencèrent l'intégration d'éléments relatifs à la culture politique ; la place d'Hofstadter dans l'historiographie n'est pas celle d'un chantre de « l'école » du consensus. Outre les principaux textes d'Hofstadter, certains travaux furent incontournables dans la réalisation de ce chapitre. On peut penser à Susan S. Baker, Laurent Cesari, Stanley M. Elkins et Eric L. McKittrick et une publication toute récente de David S. Brown.

Baker analysa au début des années 80 dans *Out of the Engagement : Richard Hofstadter : The Genesis of a Historian*², les premières années de la vie d'Hofstadter, de sa carrière d'étudiant depuis sa tendre jeunesse, en passant par son premier

² Susan Stout Baker, *Radical Beginnings. Richard Hofstadter and the 1930s*, Westport, Greenwood Press, 1985, 268 p.

mariage et ses premiers emplois. C'est un travail honnête où l'information sur sa jeunesse et ses premières années furent d'une aide très précieuse. Cependant, l'objectif de Baker (lien entre le passé plus radical et marxiste d'Hofstadter et ses nombreux ouvrages) apparaît rapidement comme étant une simplification à outrance des ramifications intellectuelles d'Hofstadter. Sans rien enlever à l'apport de cette thèse dans le milieu intellectuel, force est d'admettre que cette dernière est plus utile par l'apport d'informations brutes entourant la jeunesse d'Hofstadter que par les conclusions auxquelles elle arrive.

Laurent Cesari se veut l'*alter ego* de Baker à la différence que, cette fois, c'est l'anthologie de l'œuvre intellectuelle d'Hofstadter et sa réception dans la société américaine qui est le point de mire. Avec la thèse de Cesari³, *Richard Hofstadter (1916-1970)*, l'accent est mis sur la carrière universitaire de l'historien. Œuvre incontournable qui fut la pierre angulaire du deuxième chapitre par la qualité et la quantité d'information fournies, Cesari étudia la bibliothèque personnelle d'Hofstadter retraçant les différentes annotations au cours des lectures de ce dernier. De plus, il dressa un portrait très éclairant sur ses études universitaires et ses différents maîtres à penser. Autant la qualité de l'analyse que les conclusions auxquelles il arrive fut d'une aide précieuse dans la compréhension de l'œuvre, mais aussi de la pensée d'Hofstadter.

³ C'est l'auteur qui a été le plus loin dans la déconstruction de la pensée d'Hofstadter pour mieux isoler ce qui a influencé Hofstadter dans sa démarche intellectuelle. Laurent Cesari, *Richard Hofstadter (1916-1970)*, Thèse de Ph. D. (Histoire), École de hautes études en sciences sociales, 1985, 243 p.

Il ne faudrait pas passer sous silence l'apport de Stanley M. Elkins et Eric L. McKittrick qui, dans *The Hofstadter Aegis : A Memorial*⁴, publièrent, au début des années 70, l'une des premières études posthumes sur l'œuvre et l'influence d'Hofstadter, notamment par le regroupement de différents travaux d'étudiants d'Hofstadter. Travail intéressant dans la mesure où l'on peut suivre l'influence qu'eut Hofstadter sur la génération d'historiens qu'il forma dans les années 50 et 60.

Enfin, David S. Brown publia, tout récemment, un ouvrage fort intéressant intitulé *Richard Hofstadter*⁵, dans lequel la vie entière de l'historien est décrite, ainsi que ses principales publications. Sans aller plus loin que ce qui avait déjà été fait, notamment par Baker et Cesari, Brown a le mérite de rendre accessible à tous les aléas de la vie de notre historien. Avec ces trois auteurs, c'est l'ensemble de la vie de Hofstadter qui est passé au peigne fin.

Certes, ce ne sont pas les seuls à avoir abordé la vie et l'œuvre de notre auteur, mais ces quatre études sont les plus volumineuses et les mieux documentées jusqu'à ce jour. Ces différents documents, avec les écrits d'Hofstadter, sont les piliers de notre réflexion en ce qui touche le cheminement intellectuel de notre auteur et des influences de ce dernier.

Finalement, la troisième partie du mémoire annoncera l'analyse du concept de culture politique, qui sera ensuite reliée à la pensée d'Hofstadter et au contexte

⁴ Stanley Elkins et Eric McKittrick, *The Hofstadter Aegis, A Memorial*, New York, Knopf, 1974, 384 p.

historiographique. Quelle signification eut le concept de culture politique pour Hofstadter et quelles sont les limites de son utilisation ? Quel type de relations existe entre Hofstadter, la culture politique et l'historiographie ? L'hypothèse principale est l'existence d'un climat historiographique propice, par la remise en question de l'école progressiste et l'intellectualisation de la discipline historique, à l'utilisation de l'outil culturel en histoire. Ce climat eut une influence certaine sur notre auteur qui, grâce à de nombreuses rencontres intellectuelles, en vint à concevoir le politique comme intimement lié à la culture. Cependant, sa conception des rapports sociaux limitèrent l'utilisation qu'il fit du concept de culture politique. Certains auteurs ont déjà mis en relation le concept de culture politique et Hofstadter. En effet, des auteurs comme Ronald P. Formisano, T.J. Jackson Lears, Michael Kazin, Daniel J. Singal, pour ne nommer que ces derniers, se sont penchés sur les relations entre l'historiographie et l'héritage d'Hofstadter, notamment en ce qui concerne la culture politique. En conséquence, de nombreuses questions furent soulevées, mais très peu de réponses furent apportées en ce qui touche cette relation.

Dans « The Concept of Political Culture », Formisano trace le portrait du concept, sa naissance, son évolution, son utilisation et son influence sur la discipline historique et celle des sciences politiques. En fait, il condamne l'utilisation approximative, par de nombreux historiens, d'un concept qui est devenu un peu fourre-tout. Il entrevoit l'influence possible d'un Hofstadter sur la popularisation du

⁵ David S. Brown, *Richard Hofstadter : An Intellectual Biography*, The University of Chicago Press, Chicago, 2006, 291 p.

concept qu'il relie chez ce dernier à sa «lifelong quest to comprehend the relationship between politics and ideas in America »⁶.

T.J. Jackson Lears aborde la question du concept de culture hégémonique dans « The Concept of Culture Hégémonique : Problems and Possibilities ». C'est un article d'une très grande richesse sur l'utilisation du concept de culture politique malgré le fait que le cadre est celui de l'hégémonie (Gramsci). Par contre, la relation entre Hofstadter et le concept n'est pas clairement démontrée et cela, même si Jackson affirme qu'Hofstadter ne fut pas un Gramscien malgré lui⁷. Selon lui, la relation qu'Hofstadter eut avec l'école du consensus est représentative d'une vision d'une culture dominante et d'une « conscience contradictoire ». L'objet principal de Jackson n'étant pas Hofstadter, l'utilité de cet article réside davantage dans l'information et l'utilisation du concept par de nombreux auteurs contemporains ou élèves d'Hofstadter.

Article d'une très grande importance, « Hofstadter Lives : Political Culture and Temperament in the Work of an American Historian »⁸, écrit par un ami intime d'Hofstadter, Michael Kazin, tente de remettre les pendules à l'heure. Article riche en information notamment en ce qui touche les différentes critiques, la démarche d'Hofstadter et l'impact de son œuvre. L'utilisation du terme culture politique est très fréquente, mais comme Formisano le souligne à propos de nombreux historiens, on

⁶ Ronald P. Formisano, « Deferential-Participant Politics: The Early Republic's Political Culture 1789-1840 », *The American Political Science Review*, Vol. 68, No. 2 (juin 1974), p. 473.

⁷ T. J. Jackson Lears, «The Concept of Cultural Hegemony: Problems and Possibilities», *The American Historical Review*, Vol. 90, No. 3 (juin 1985), p. 576.

peut se demander ce que Kazin entend réellement par culture politique ? Peut-on dire qu'Hofstadter s'intéressait à la culture politique dans les années 40 alors que le concept même n'était pas encore « défini » ? Pour ce dernier, il semblerait que cela soit le cas, mais la question mérite d'être abordée.

Finalement, l'article « Beyond Consensus : Richard Hofstadter and American Historiography »⁹ de Daniel J. Singal est probablement l'un des meilleurs articles sur Hofstadter et la place qu'il occupa dans l'historiographie américaine. Nuançant les allégations faisant d'Hofstadter le chantre du consensus, Singal place ce dernier directement en relation avec le concept de culture politique tel qu'utilisé dans les années 60. Hofstadter fut certes un « pathbreaker » pour de nombreux historiens des années 60 et 70, mais il ne put jamais se détacher complètement de ses influences passées et entrer dans la nouvelle histoire politique. Cet article est sans conteste le plus représentatif du travail effectué dans le cadre de ce mémoire et cela, tant par la démarche que par certaines conclusions auxquelles Singal arrive. Cependant, on peut faire le même reproche à l'article de Singal que celui fait à Kazin. Il aurait pu faire une analyse plus minutieuse du concept de culture politique qu'il utilise de façon approximative : le lien entre idéologie et culture politique est présent, mais pas toujours utilisé de la même façon.

⁸ Micheal Kazin, « Hofstadter Lives : Political Culture and Temperament in the Work of an American Historian », *Reviews in American History*, Vol. 27, No. 2 (juin 1999), p. 334-348.

⁹ Daniel Joseph Singal, « Beyond Consensus: Richard Hofstadter and American Historiography », *The American Historical Review*, Vol. 89, No. 4 (octobre 1984), p. 976-1004.

Il est certain que l'objectif de Kazin et de Singal est différent du nôtre par le côté plus secondaire qu'ils donnèrent au concept de culture politique en tant que tel, pour se concentrer davantage sur Hofstadter. C'est précisément à cet endroit que se situe notre mémoire : à la lumière des informations recueillies dans les deux parties précédentes, nous pourrions aborder de plein fouet ce qui nous préoccupe, c'est-à-dire, la relation entre la culture politique et Hofstadter en portant une attention particulière à l'historiographie.

Chapitre I : Le contexte historiographique 1900-1970

Richard Hofstadter fut principalement connu pour des œuvres qu'il a écrites entre 1945 et 1970. La démarche d'Hofstadter s'inscrit dans un contexte intellectuel particulier, soit à la croisée des chemins entre l'école historiographique « progressiste » et l'école dite du « consensus ». Pour bien comprendre le contexte historiographique dans lequel grandit et évolua Hofstadter, il est ici essentiel de pousser plus loin l'analyse de sa démarche historiographique et aussi d'analyser la naissance du concept de culture politique.

Ce premier chapitre sera divisé en trois grandes parties : premièrement, on présentera la génération d'historiens professionnels américains qui évoluèrent entre les années 1900 et 1940, que l'on peut regrouper comme faisant partie de l'école progressiste. Deuxièmement, il sera nécessaire d'étudier l'école historiographique « dominante » dans les années 1950, soit l'école du consensus, et quelques unes des figures de proue de ce courant issu d'un conservatisme ambiant. Finalement, un bref regard sera posé sur certaines remises en question de l'école consensuelle vers la fin des années 1950, mais surtout pendant les années 1960, ce qui permettra de mieux comprendre le contexte intellectuel et académique existant aux États-Unis pendant ces années.

L'historiographie, de façon générale, est un domaine assez large et, pour cette raison, nous avons décidé de délimiter notre analyse aux domaines politique et social en portant une attention toute particulière à ce qui pousse les gens à l'action politique ou sociale.

L'école « progressiste »

L'Âge d'or de l'école « progressiste » peut être situé entre le début des années 1900 et le milieu des années 1940. Proposant une vision manichéenne et marxiste de la société où deux groupes d'intérêts s'affrontent dans la sphère économique, une telle approche est caractérisée par une vision téléologique de la société et une foi élevée envers les individus et les institutions américaines. Les grands combats historiques furent souvent perçus comme de grands progrès où la population, dans son ensemble, lutta pour des avancées démocratiques contre les intérêts de particuliers. Louis Hartz écrivit à propos de l'historiographie « progressiste » qu'il « y avait en permanence une note rassurante et presque complaisante : un autre Jefferson surgirait en cas de besoin, comme il y en eut toujours auparavant, et les réactionnaires seraient vaincus à nouveau »¹. Ce monde rempli de promesses sembla enfin être à portée de main au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. Du coup, cela mit un frein à cette conception progressiste de la société remplacée par une vision davantage pragmatique-conservatrice. Comprendre l'implantation, l'évolution et

¹ Louis Hartz, *Histoire de la pensée libérale aux États-Unis*, Paris, Économica, 1990 [1955], p. 42.

le déclin de cette école, est un passage obligé dans l'élaboration d'une vision compréhensive de l'historiographie américaine au XXe siècle. Les caractéristiques de l'école « progressiste », l'approche de Frederick Jackson Turner et de Charles Austin Beard et, finalement, le rejet du positivisme et le recul du matérialisme seront les points d'analyse qui nous permettront d'atteindre notre objectif.

Les caractéristiques de l'école « progressiste »

École historiographique directement liée à la période dite progressiste de l'histoire américaine, on peut difficilement comprendre l'une sans comprendre l'autre. Globalement, la période du début du siècle fut une période de profondes remises en question de la société américaine et de ses institutions, en raison des trop nombreuses inégalités engendrées par cette dernière. Le libéralisme réformateur qui caractérise le début du Xxe siècle eut un impact certain sur bon nombre de penseurs, d'historiens et de sociologues. Il est vraisemblable de penser que l'étude du mouvement progressiste - des réformes et des luttes qui y sont attachées - a influencé, souvent inconsciemment, le cadre de référence sur lequel les historiens de cette époque ont analysé l'histoire.

Charles Crowe, dans son article intitulé *The Emergence of Progressive History*, théorisa « l'école progressiste » en caractérisant cette dernière par : 1) un vif intérêt pour le social, l'économique et le développement intellectuel en plaçant l'homme dans une logique d'évolution; 2) une détermination pragmatique à analyser les situations concrètes; 3) un certain anti-intellectualisme où les idées sont vues comme étant secondaires et dérivées des véritables forces historiques, c'est-à-dire

l'économie et la géographie; 4) un présentisme où le passé est subordonné au présent; 5) un accent mis sur l'utilité morale et sociale de l'histoire; 6) une tendance à voir en la politique (au sens large) une conspiration pour cacher les véritables forces historiques et finalement; 7) une interprétation générale de l'histoire américaine où les forces économiques et /ou géographiques sont en perpétuelles tensions et où les thèmes centraux sont les conflits entre agrariens et capitalisme industriel². De ces sept points, il faut retenir que « l'école progressiste » offre une vision dualiste et marxiste de la société où deux groupes d'intérêts s'affrontent sur le plan économique³. Ces affrontements déboucheront inmanquablement sur la transformation, ou plutôt, sur l'évolution de la société vers un idéal encore à venir (d'où le nom de « progressiste »).

Ce courant historiographique possède plusieurs figures emblématiques telles que Charles Austin Beard, Frederick Jackson Turner, Vernon Louis Parrington et James Harvey Robinson. Ces derniers assurèrent la pérennité de cette « école » jusque dans les années 40. Pour ces hommes, le rôle fondamental de l'historien est d'« investigate the common and regular occurrences which composed basic patterns of historical development, and which lay hidden below the surface variety of events and the accidental imprints of exceptional personalities »⁴. En pleine révolte contre le style un peu trop idéaliste et romantique, voire lyrique, des historiens du XIXe siècle, les ténors de cette école, imprégnés de l'impératif scientifique qui prévalait à cette

² Charles Crowe, « The Emergence of Progressive History », *Journal of History of Ideas*, Vol. 27, No. 1, (Janvier 1966), p. 109-124.

³ Lutte pour le contrôle des moyens de production.

époque, tentèrent, par l'entremise de la méthode scientifique, de rendre la démarche historique plus objective, plus crédible, plus scientifique. De ces auteurs, deux nous seront particulièrement utiles pour caractériser l'historiographie américaine du début du XXe siècle. Il s'agit de Turner et de Beard, pour qui l'impact du milieu géographique et des conflits économiques, dans la compréhension des phénomènes sociaux et politiques, est capital et caractérise le rapport entre l'homme, la société et le pouvoir.

Frederick Jackson Turner

Turner formula l'une des théories les plus marquantes dans l'histoire américaine, celle de la frontière. Dans son article *The Significance of the Frontier in American History*, il propose un regard nouveau sur la société américaine, dans l'étude des institutions américaines, par l'analyse de l'environnement social et économique dans lesquelles se développent lesdites institutions. Turner affirme que:

Behind institutions, behind constitutional form, lie the vital forces that call these organs into life and shape them to meet changing conditions... The institutional framework of the nation may be likened to the anatomy of the body politic; its physiology is the social and

⁴ John Higham cité dans : Ross, Dorothy, « The « New History » and the « New Psychology » : An Early Attempt at Psychohistory », dans *The Hofstadter Aegis*, Alfred-A-Knopf, New York, 1974, p. 208.

*economic life molding this framework to new uses. Here it is that we find the field for widest study*⁵

Cette théorie offre une place prépondérante à la frontière dans la formation des institutions américaines. Les premiers colons américains ont pu, grâce à la frontière, régénérer continuellement les institutions politiques et peu à peu se détacher des modèles européens traditionnels par la nécessité de se débrouiller seuls dans cette zone, à mi-chemin entre le monde sauvage et la civilisation. L'influence géographique sur les choix politiques prend ici une place importante dans sa théorie, notamment par l'existence d'une dichotomie entre le milieu «urbain» et «rural»⁶ ou, si l'on préfère, entre personnes issues d'environnements différents, donc aux intérêts plus que souvent opposés. Ainsi, plusieurs législations importantes qui ont développé le pouvoir du gouvernement national trouveraient leur origine par le conditionnement de la frontière⁷ et par sa capacité à s'opposer aux institutions de l'ancien monde.

Même méthode, mais nouvel objet d'étude : l'analyse de l'environnement dans lequel se meuvent des institutions est à même de nous renseigner sur l'évolution et l'apparition de nouvelles composantes sociales. Cet enthousiasme pour le milieu ne se traduit pas par l'élaboration d'un modèle théorique complet, si ce n'est que Turner est un parfait empiriste logique dans la mesure où il «cherch[e] à établir, par l'observation empirique (l'observation directe des faits, posée comme possible) des

⁵ Frederick Jackson Turner, *The Frontier in American History*, University of Arizona Press, Tucson, 1986 [1920], p. 2.

⁶ Claude Fohlen, Jean Heffer et François Weil, *Canada et États-Unis depuis 1770*, PUF, Paris, 1965, p. 352.

lois générales de l'évolution sociale dont il considér[e] l'existence comme une certitude logique »⁸.

On retrouve donc chez Turner trois éléments fondamentaux : 1) importance du milieu⁹ et conditionnement du comportement par celui-ci¹⁰; 2) conditionnement différent entre habitants de la frontière et les grands capitalistes de l'Est débouchant nécessairement sur des intérêts divergents et finalement; 3) intérêts divergents entraînant des conflits entre ces différents groupes. Toute la structure politique, la structure sociale et les conflits aux États-Unis furent forgés par l'environnement de la frontière. Cependant, il faudra attendre Beard et Parrington pour que l'accent sur les conflits politiques perpétuels atteigne son apogée et que le rôle de l'environnement soit transposé dans un langage moins naturaliste.

Charles Austin Beard

En ce qui concerne Beard, l'autre figure de proue de « l'école progressiste », son nom est généralement associé « à la thèse du primat des intérêts matériels »¹¹ dans le domaine social et politique. Avec son ouvrage majeur, *The Rise of American Civilization*, Beard adhère pleinement aux thèses du déterministe économique et les conflits qu'elles sous-tendent : une approche définitivement matérialiste. En 1908, il écrivit:

⁷ Hofstadter, Richard. *The Progressive Historians*. University of Chicago Press, Chicago, 1968, p. 52.

⁸ Heffer, *op. cit.*, p. 242.

⁹ Qui crée de nombreuses opportunités.

¹⁰ Goût pour la démocratie, mobilité sociale, individualisme.

*No students of politics today will attempt to lay down dogmatically what government in all times and places should undertake to do, for he realizes what the government does in practice depends not upon any theory about its proper functions, but upon the will of the group of persons actually in control at any one time or upon the equilibrium that is established through conflicts among groups seeking to control the government*¹²

Ainsi donc, si l'on accepte les postulats émis dans *An Economic Interpretation of the Constitution of the United States*, toute la sphère sociale et politique serait soumise à une lutte entre différents intérêts. Il perçoit alors l'époque progressiste comme étant un remède aux différents conflits entre riches et pauvres ; entre démocratie et industrialisation¹³.

De Turner, il retient l'importance de l'environnement par le rôle qu'il reconnaît à la civilisation, même si la primauté économique de Beard fut toujours palpable à travers ses œuvres. Cependant, ce dernier est sensible aux transformations qui ont et auront cours au sein de la discipline historique, ce qui se traduira par un

¹¹ Fohlen, *op. cit.*, p. 353.

¹² Charles Beard, *The Rise of American Civilization*, New York, The Macmillan Company, 1930 [1927], p. VI.

¹³ Dans la première moitié de sa carrière, Beard ne semble pas évoquer l'industrialisation comme étant contraire de la démocratie, mais bien comme étant le passage obligé entre société pré moderne et moderne. À cet égard, Beard est l'un des premiers utilisateurs en sol américain des concepts de modernisation de la *Gemeinschaft* et la *Gesellschaft*. C'est-à-dire qu'il croit en l'existence d'un passage obligé entre système imparfait et archaïque (industrialisation dans le cas présent) à un système plus évolué et moderne. Voir David W. Noble, *The End of American History*, University of Minnesota Press, Minneapolis, 1986. p. 49-53. Cependant, à partir des années 20, l'industrialisation est pour lui un ennemi de taille à abattre et menace les fondements démocratiques.

intérêt envers une démarche plus holistique. Il déclara au début du livre *The Rise of American Civilization* qu' : « as long as the various divisions of history are kept separate, each must be incomplete and distorted; for, as Buckle says, the philosophy of any subject (that is the truth of it) is not at its center but on periphery where it impinges on all other sciences »¹⁴ Cet énoncé n'est pas sans rappeler la définition de « la nouvelle histoire sociale » : « l'histoire sociale se caractéris[e] par la prise en compte de la totalité des phénomènes sociaux dans toutes leurs diversités¹⁵. Deuxièmement, si « the history of a civilization, if intelligently conceived, may be an instrument of civilization »¹⁶, on entrevoit clairement la possibilité d'une action d'ordre intellectuel sur le processus historique, contrastant avec le matérialisme historique de Marx. Beard semble présager l'émergence d'une histoire plus intellectuelle, du moins définitivement moins matérialiste. Il ne faudrait pas passer sous silence l'objectif de Beard dans *Rise...* qui, selon Laurent Cesari, est la sociologie culturelle¹⁷. Cependant, ce dernier souligne aussi que Beard ne répond pas à son objectif : alors qu'il « annonce une étude des relations entre économie, politique et culture, [...] la volonté [...] de trouver une cause économique directe sans médiation, aux événements politiques et culturels, le programme n'est pas rempli »¹⁸.

Avec Turner et Beard, on assiste à l'actualisation de la transformation de l'histoire narrative en une histoire critique ; on ne se contente plus de raconter les

¹⁴ Beard, p. VII.

¹⁵ Heffer, p. 238.

¹⁶ *Ibid.*, p. VII.

¹⁷ Laurent Cesari, *Richard Hofstadter* (1916-1970), Thèse de Ph. D. (Histoire), École de hautes études en sciences sociales, 1985, p. 15.

¹⁸ *Ibid.*, p. 16.

faits, mais on se penche aussi sur l'étude des différents problèmes historiques¹⁹. Cette transformation, en ce qui concerne le fond, entraînera une modification de la forme : lentement, mais sûrement, l'histoire sociale et politique se déplacera vers une approche plus intellectuelle, plus culturelle. Certes, cela se fit à tâtons. Le côté pragmatico-réaliste des «progressistes », de même que l'emprunt d'un matérialisme et d'une démarche positiviste rendirent difficile le rapport entre le monde des idées²⁰ (donc d'une histoire plus intellectuelle) et le socle sociale²¹. Du coup, cela limitera cette école à une analyse des actions telle que vue par les historiens négligeant le comment et le pourquoi des actions en raison des postulats philosophiques sous-entendus.

Entre Turner et Beard, les différences ne manquèrent pas et il serait faux de penser ce portrait en des termes d'homogénéité. En fait, le positivisme de Turner fera place progressivement à un matérialisme qui, chez Beard, atteindra des sommets. Cette évolution laisse entrevoir les grandes transformations des années 40-50 avec le rejet du positivisme et un net recul du matérialisme au profit d'une intellectualisation de la méthode historique.

Rejet du positivisme et recul du matérialisme

En plaçant Turner et Beard comme piliers de «l'école progressiste », l'accent est mis sur le caractère anti-intellectuel de l'historiographie du début du XXe siècle. Peu avant la Seconde Guerre mondiale, l'histoire, telle qu'écrite par ces derniers,

¹⁹ Hofstadter, *op. cit.*, p. 208.

²⁰ Souvent cantonné chez les élites.

pouvait être résumée en un « pseudo marxisme peu théorisé et au fond plutôt chauvin, opposant mécaniquement « les intérêts privés » et un « peuple idéalisé » ²². Il serait faux de penser que ce développement rend pleinement justice à la situation qui prévalait entre les années 1900 et 1940, la réalité est beaucoup plus complexe. Cependant, l'essence de ces changements est bien représentée et c'est la trame de cette dernière qu'il faut garder à l'esprit pour bien comprendre le schisme qui se produisit après la Seconde Guerre mondiale.

À la fin de la Seconde Guerre mondiale, les Américains se retrouvent dans une position avantageuse. Prise de conscience d'un exceptionnalisme américain ? Consécration des institutions ? Dégoût provoqué par les atrocités et les exactions commises lors de la Deuxième Guerre mondiale ? Peut-être, mais une chose est certaine, on assiste chez plusieurs intellectuels américains à une transformation importante du *modus operandi* en ce qui concerne l'analyse de la société américaine : la recherche de stabilité semble être le mot d'ordre. La pensée traditionnelle libérale est accusée de plusieurs maux et on peut entrevoir l'émergence d'une conception davantage élitiste de la démocratie américaine. Peur prononcée de la « démocratie plébéienne », reconnaissance du pluralisme américain malgré la croyance en « une » culture américaine (*e pluribus unum*), foi de plus en plus importante en le caractère pragmatique de la politique américaine (caractérisé, entre autres, par le livre du sociologue Daniel Bell *The End of Ideology*). Finalement, la toute puissance de la

²¹ Heffer, *op. cit.*, p. 185.

²² *Ibid.*, p. 247.

psychologie behavioriste atteint son zénith²³. Tout semble mis en œuvre pour protéger la société américaine de bouleversements importants en ces temps de profonds changements. Du coup, le progressisme, en tant qu'incarnation d'un monde meilleur, n'est plus nécessaire, voire envisageable. La lutte des classes et la division qu'elle suggère n'est qu'une chimère étrangère à la nation américaine et à l'histoire de cette dernière.

Le consensus

Dans l'historiographie américaine, ce courant conservateur se traduira par l'émergence d'auteurs qui, malgré certaines divergences, reconnaissent l'existence d'un profond consensus dans l'histoire américaine. L'apparition de cette école coïncide avec une intellectualisation de la démarche historique déjà amorcée vers la fin des années 20 et 30 avec des auteurs comme Beard, Parrington ou d'un Arthur Schlesinger Sr. Cependant, comme le mentionne John Higham dans *The Reconstruction of American History*, pour ces auteurs (ici il pointe Parrington du doigt), « ideas had a distinctly subordinate status in historical reality. Tangible, external things, like economic interest and environmental conditions, seemed more

²³ A.J. Beitzinger, *A History of American Political Thought*, NY Dodd, Mead & Company, 1972, p. 580-83; John Higham, « Beyond Consensus: The Historian as Moral Critic », *The American Historical Review*, Vol. 67, No. 3 (avril 1962), 613-15; Dorothy Ross, « Grand Narrative in American Historical Writing: From Romance to Uncertainty », *The American Historical Review*, Vol. 100, No. 3 (juin 1995), p. 658-59; Warren I. Susman, *Culture as History*, NY, Pantheon Books, 1973, p. 57-60; Jonathan M. Wiener, « Radical Historians and the Crisis in American History, 1959-1980 », *The Journal of American History*, Vol. 76, No. 2 (septembre 1989), p. 402.

important »²⁴. Il faudra attendre les années 40 pour que l'on assiste à une véritable intellectualisation de la discipline historique à travers des auteurs comme Merle Curti (1943), Arthur Schlesinger Jr. (1945), Oscar Handlin (1947 et 51), Richard Hofstadter (1948 et 55), Daniel J. Boorstin (1953) et Louis Hartz (1955).

Il serait faux de penser que l'intellectualisation de la discipline historique explique à elle seule la naissance du consensus. Par contre, elle permet la remise en question de l'approche économique et dualiste traditionnelle en ouvrant la voie, grâce à de nouvelles assises théoriques, à un nouveau paradigme historiographique.

Dans l'histoire politique, outre Hofstadter – que nous analyserons de façon détaillée au second chapitre, deux auteurs sont souvent cités comme étant les pères de l'école consensuelle : il s'agit de Daniel Boorstin et de Louis Hartz. Ces deux auteurs nous donneront le matériel nécessaire pour bien comprendre l'importance et l'impact de cette école dans les milieux intellectuels.

Daniel J. Boorstin

Boorstin dans son livre *The Genius of American Politics* aborde la question de la société américaine sous l'angle de l'exceptionnalisme -l'histoire américaine relèverait donc de l'exception. Ce dernier donne le ton dès les premières lignes en affirmant que: « The genius of american democracy comes not from any special virtue of American people but from the unprecedented opportunities of this continent

²⁴ John Higham, *The Reconstruction of American History*, New York, Harper Torchbooks, 1962, p. 21-22.

and from a peculiar and unrepeatable combination of historical circumstance »²⁵. Tout au long de son ouvrage, il abordera la pensée politique américaine comme étant caractérisée par l'absence d'une théorie politique²⁶ bien précise. Le postulat de base de son affirmation est l'existence d'un équivalent qu'il nomme « givenness ». Ce dernier est la croyance en le développement de valeurs données (given) par certaines particularités (géographiques ou historiques)²⁷.

Son livre est très complaisant à l'égard de l'unité et de la spécificité de l'histoire américaine. Nombreux sont les passages où il affirme que les Américains sont l'exemple de la continuité historique et que leurs institutions sont le fruit d'une longue tradition. Nombreux sont les appels aux pères fondateurs en proclamant même l'unité malgré la désunion (son explication de la Guerre de Sécession, comme relevant d'une divergence d'interprétation de la Constitution) en raison de la variété de la culture nationale²⁸ : il reconnaît le caractère pluraliste de la société américaine. En ce qui concerne le *New Deal*, il ne s'agit nullement d'une rupture car il fut mené sans modèle théorique précis. Roosevelt essaya plusieurs choses sans trop savoir où il allait et plusieurs des mesures adoptées par celui-ci existaient déjà sous Hoover²⁹. Donc pas de rupture historique, mais plutôt une suite d'événements s'enracinant dans une continuité et une homogénéité historique.

²⁵ Daniel J. Boorstin. *The Genius of American Politics*, Chicago, University of Chicago press, 1953, p.1.

²⁶ *Ibid.*, p. 6, 17, 21-24.

²⁷ *Ibid.*, p. 9.

Louis Hartz

Avec la publication de son livre *Histoire de la pensée libérale aux États-Unis*, Hartz se positionne clairement contre l'approche « progressiste ». Interpréter l'histoire en fonction de groupes, alors qu'il n'existe pas de classes sociales³⁰ à l'européenne revient à ignorer la nature libérale de la société américaine³¹. De plus, il encense la condition d'origine pour le moins exceptionnelle de l'Amérique qui, jumelée à un héritage lockéen³² (adhérence au « credo de Locke »), ont fait des États-Unis la nation qu'elle est aujourd'hui. Le portrait qu'il dresse du *New Deal* est révélateur. En effet, ce dernier est vu comme un ensemble de mesures pragmatiques, sans aucun fondement idéologique, prenant ses sources dans « la foi de l'Amérique dans le libéralisme »³³. On retrouve dans son livre de nombreuses références à Locke, une surutilisation de Tocqueville (qui semble être réhabilité de plus en plus dans l'histoire, du moins politique, des États-Unis, depuis le début des années 40) et une homogénéité idéologique en ce qui concerne le credo libéral aux États-Unis. Hartz définit le comportement des Américains par l'existence d'une pensée unificatrice.

On peut se demander si Hartz trouve sa place dans l'historiographie américaine : l'accent qu'il met sur les théories politiques, les références abondantes qu'il fait à Tocqueville (En tant qu'historien ? D'observateur étranger utilisant une méthode comparative ? De messie ? De simple commentateur ?) laissent l'impression

²⁸ *Ibid.*, p. 128-132.

²⁹ *Ibid.*, p. 21-22, 178.

³⁰ Même l'ouvrier possède une mentalité de chef d'entreprise ! *Ibid.*, p. 87.

³¹ Hartz, *op. cit.*, p. 40.

qu'il cherche davantage à légitimer un ordre, un système, voire une constance idéologique³⁴, qu'à faire de l'histoire. D'ailleurs sa formation première est celle de politicologue et non d'historien. Cependant, ne mettons pas de côté les qualités de son livre : l'analyse des événements historiques, même si elle est symptomatique d'une communauté d'intellectuels à la recherche d'une stabilité idéologique après l'effervescence idéologique exacerbée par le climat de guerre qu'a connu l'ordre mondial des années 40 et 50.

Il ne faudrait surtout pas se méprendre sur le caractère monolithique de ce soi-disant consensus. Même si la recherche d'homogénéité et de continuité semble être une caractéristique, ce fut en grande partie une réaction à « l'école progressiste ». Avant même que les balbutiements concernant l'apparition de « l'école du consensus » soient terminés, un vent de contestations et de remises en question déferlera sur l'Amérique. Ce vent prendra racine dans la dérive du maccarthysme qui alimentera l'émergence d'un contexte favorisant la remise en question de l'homogénéité idéologique américaine³⁵, des institutions qui la constituent et du modèle qu'elle propose, le tout, sur un fond de culture.

³² *Ibid.*, p. 24, 30-31.

³³ *Ibid.*, p. 229.

³⁴ *Ibid.*, p.253-258.

La formation de brèches

On retrouve cette remise en question de « l'école du consensus » notamment par John Higham dans son article « Beyond Consensus : The Historian as Moral Critic ». La méthodologie et la légitimité des postulats avancés seront au cœur de cette contestation chaque jour plus importante. La vision pluraliste dans le domaine du politique, l'histoire des élites et de la généralisation excessive qu'elle implique, les valeurs sociales et l'existence d'une pensée républicaine, sont quelques exemples des nouvelles frontières où ont lieu les combats idéologiques et théoriques dans les années 1950 et 1960.

Dans l'histoire politique et sociale, un des pas important qui devait être franchi fut le rejet du modèle politique pluraliste véhiculé par « l'école du consensus », mais aussi progressiste. Un des premiers intellectuels américains d'importance, dans les années 1940 et 1950, à s'interroger sur la conception pluraliste du pouvoir et l'homogénéité idéologique existant aux États-Unis fut le sociologue C. Wright Mills. Ce dernier est un exemple frappant de l'émergence d'une pensée critique dans les milieux intellectuels des années 1950 contre le conservatisme ambiant.

³⁵ Exemples : l'identification de plus en plus importante surtout dans les années soixante aux origines ethniques, le mouvement pour les droits civiques, la remise en question des dogmes unificateurs (le credo libéral)

C. Wright Mills

Dans son livre *White Collar* (51), Mills introduit des éléments freudiens, le concept d'anxiété, les aspirations d'une classe moyenne où l'unité idéologique n'est plus centrale. De plus en plus, des historiens, des sociologues, des anthropologues se pencheront sur des concepts plus abstraits, tels ceux de l'idéologie, de l'utopie et de «statut». En faisant intervenir des théories psychanalytiques, l'irrationnel prend de plus en plus d'importance et le comportement humain commence à être vu comme pouvant être manipulé ou résistant à quelque chose³⁶.

Avec *The Power Elite*, qui fut publié en 1955, Mills s'attaque à l'homogénéité du credo libéral et définit le pouvoir par le schéma suivant :

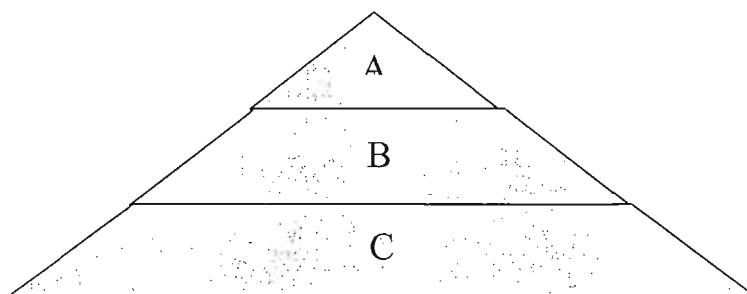


Schéma 1 : Pyramide de pouvoir selon Mills

La lettre A définit les chefs de l'exécutif du gouvernement, les dirigeants militaires, les directeurs de multinationales (corporation director) : ce sont les *power elites*. B, représente plusieurs groupes d'intérêts, ils sont les « middle levels of

³⁶ Il existe de nombreux articles / livres sur l'influence de Mills sur l'historiographie américaine (surtout sur Hofstadter) : Beitzinger, *op. cit.*, p. 583-85 ; Richard Gillam, « White Collar from Start to Finish: C. Wright Mills in Transition » *Theory and Society*, Vol. 10, No. 1 (janvier 1981), p. 1-30; Daniel Joseph Singal, « Beyond Consensus: Richard Hofstadter and American Historiography », *The American Historical Review*, Vol. 89, No. 4 (octobre 1984), p. 986-987; Alan Brinkley. « Richard Hofstadter's the Age of Reform: A Reconsideration (In Retrospect) The Age of Reform: From Bryan to F.D.R. » *Reviews in American History*, Vol. 13, No. 3 (septembre 1985), p. 465.

power » et C, représente la société de masse, « unorganized atomized people who are controlled from above »³⁷. Mills reconnaît le caractère pluraliste de la société, mais plus on monte dans la pyramide et plus il semble exister un facteur d'unité entre les membres. Au sommet de la pyramide on retrouve souvent des gens de la même religion, « race », éducation, « same background », etc.³⁸ Ces derniers partagent, bien entendu, les mêmes intérêts et ont tous avantages à garder une certaine stabilité/cohérence idéologique.

Il est intéressant de noter la façon dont Mills aborde la soi-disante homogénéité idéologique. La société de masse est manipulée par les classes dominantes et c'est cette dernière qui fabrique le consensus (quand le besoin s'en fait sentir) par l'entremise de l'histoire, des médias, de la religion, de l'éducation, etc.³⁹ Il existe donc une forme de domination : la société est dominée et le commun des mortels aussi. L'accent est mis sur l'idéologie, l'exceptionnalisme américain ne serait donc qu'un simple mythe engrangé par une élite désireuse de préserver les acquis de leur groupe. Face à ces élites, on retrouve une masse apathique, dépassée par sa propre existence. Son approche donnera naissance, en influençant des auteurs comme William A. Williams, Gabriel Kolko et James Weinstein⁴⁰, à ce que l'on nommera le libéralisme corporatif. Ces derniers tentèrent de démontrer dans quelle

³⁷ En ce qui concerne ce schéma voir : G. William Domhoff, Hoyt B. Ballard. *C. Wright Mills and The Power Elite*, Boston, Beacon Press, 1968, p. 39.

³⁸ *Ibid.*, p. 17-18.

³⁹ *Ibid.*, p.19. On peut facilement voir les modèles théoriques qui se dégageront de tout cela, pensons à Bourdieu avec sa théorie des champs et sa sociologie de l'éducation, Althusser et ses appareils idéologiques d'États, Noam Chomski et *La fabrication du consentement*.

⁴⁰ Richard Flacks; Gerald Turkel. « Radical Sociology: The Emergence of Neo-Marxian Perspectives in US Sociology », *Annual Review of Sociology*, Vol. 4 (1978), p. 224; Peter Novick, *That Noble*

mesure les individus sont manipulés par ces groupes corporatifs. La corruption provient de l'élite ! De plus, l'émergence d'une remise en question des relations entre les différents agents est caractéristique de la pensée de nombreux auteurs, autant en sociologie, en philosophie, en histoire qu'en anthropologie. La politique n'est plus le domaine de la prise de décision, mais celui de la domination⁴¹.

Avec « A Letter to the New Left », écrit en 1960, Mills appelle à la remise en question de la structure des institutions américaines et des politiques qui en découlent⁴². L'Amérique est victime d'une manipulation : les intellectuels doivent retourner au fondement de la société pour s'opposer à la corruption, à la manipulation des élites toutes puissantes⁴³. Le message ne restera pas sans réponse et «l'establishment » se verra de plus en plus contesté.

Contexte propice

En 1960, le contexte intellectuel est très différent de celui qui prévalait dans les années 1950. En fait, c'est la découverte de l'existence de « factors above and beyond individual motives and skills significantly influence actions and achievements »⁴⁴ qui favorisera la remise en question de l'homogénéité américaine. Il n'existe plus une voix, mais des voix et le comportement social et politique relève aussi d'éléments inconscients comme l'identité et la culture (ex : l'identification de

Dream : The « objectivity Question » and the American Historical Profession, New York, Cambridge University Press, 1988, p. 439; Wiener. *loc. cit.*, p. 408.

⁴¹ Marx ne connut jamais un véritable succès idéologique aux États-Unis.

⁴² Beitzinger, *op. cit.*, p. 584.

⁴³ Domhoff, *op. cit.*, p. 21. Pour Mills, les intellectuels sont les seuls en mesure d'offrir des alternatives.

plus en plus importante, surtout dans les années soixante, aux origines ethniques, le mouvement pour les droits civiques, la remise en question des dogmes unificateurs (le credo libéral)). Le modèle américain est aussi attaqué par une remise en question des institutions américaines (Mills, Herbert Marcuse, Hannah Arendt), le tout, alimenté par le souvenir du maccarthysme. Ce contexte, prônant la différence de tout un chacun, étranger au consensus, sera caractérisé par l'explosion de l'histoire de l'immigration, l'histoire ethnique et l'histoire ouvrière.

La compréhension de ces « factors above and beyond individual motives » fut possible notamment par la place grandissante de la culture dans l'ensemble des sciences sociales et la popularisation de nouveaux concepts. Au début des années 1960, Warren I. Susman, en pointant du doigt l'état lamentable de la littérature de seconde main au sujet du rôle de la culture dans la compréhension des phénomènes sociaux et politiques, déclare :

It is ironic that precisely in a world in which cultural forms other than the political play a greater and greater role, and politics itself evidences a considerable decline in shaping the nature of experience, so little attention has been paid to it until recently. When I argue that Mickey Mouse may in fact be more important to an understanding of the 1930 than FDR [...] if we want to know how

⁴⁴Ewa Morawska, « The Sociology and Historiography of immigration » dans *Immigration Reconsidered : History, Sociology, and Politics*, Édité par Virginia Yans-Mclaughlin New York, Oxford University Press, 1990, p. 189.

*people experienced the world, FDR had his role but so did Mickey Mouse.*⁴⁵

Dire que la culture joue un rôle de plus en plus important dans la société moderne est sans doute discutable. En effet, l'expression culturelle a toujours existé, c'est son mode d'expression qui changea à travers l'histoire. Cependant, négliger l'importance de cette dernière, comme Susman le condamne, reflète bien ce mouvement de fond qui amènera la culture aux premières loges de nombreuses sciences sociales.

Cet intérêt pour la culture s'incarne aussi dans la remise en question du cadre d'analyse béhavioriste par l'introduction de nombreux concepts liés à l'irrationalité freudienne. Erich Fromm, Marcuse, Arendt, Theodor Adorno, Clifford Geertz, pour ne nommer que ces derniers, imprègnèrent la communauté intellectuelle des années 50 et 60 d'outils conceptuels longtemps ignorés ou tout simplement inexistants. La signification de l'expérience vécue pour les gens, les représentations mentales de ces personnes, leurs systèmes de pensée, d'idées et de représentations, le rôle de l'inconscient et de l'irrationalité, furent des éléments nouveaux suggérant l'existence d'un comportement social et politique dont le leitmotiv n'est pas toujours celui de l'intérêt pécuniaire.

⁴⁵ Susman, *op. cit.*, p. 103.

Bernard Bailyn

Cet intérêt grandissant pour la culture et l'utilisation de nouvelles méthodes dans l'histoire politique trouvèrent écho chez certains historiens. Bernard Bailyn fait partie de ces derniers et s'intéressa à la place de l'idéologie républicaine au moment de la Révolution américaine. Cette remise en question s'inscrit dans un processus qui est, à la base, anti-progressiste, c'est-à-dire qui s'oppose à une approche trop matérialiste qui banalise tout vecteur idéologique au profit d'éléments causaux matériels. Ce processus s'articule également contre l'école du consensus et l'homogénéité idéologique apparente qui en découle.

Une philosophe représente bien ce questionnement⁴⁶ et cette remise en question du dogme unificateur libéral par ces historiens républicains. Il s'agit d'Hannah Arendt avec livre *Essai sur la Révolution*. Cette dernière interpelle par le verdict d'échec qu'elle donne à la Révolution américaine. Ce qu'Arendt reproche à l'Amérique, c'est la portée de sa révolution et, contrairement à Boorstin, elle ne croit pas que l'absence d'une pensée politique précise aux États-Unis soit le signe d'un exceptionnalisme, mais bien une des raisons de l'échec de la permanence de la révolution en tant que pensée révolutionnaire⁴⁷. Même si elle n'est pas américaine de naissance (Juive allemande), ce type de réflexion encouragea certains historiens politiques à se pencher sur les idéologies existantes au moment de la Révolution américaine. C'est précisément ce que fit Bailyn à travers le regroupement de différents pamphlets de l'époque révolutionnaire dans *The Ideological Origins of the*

⁴⁶ Les nombreuses références à cette dernière par Bailyn témoignent de cette importance.

⁴⁷ Hannah Arendt. *Essai sur la Révolution*, France, Gallimard, 1985 [1963], p. 334-345.

American Revolution, où il tenta de trouver le fondement du républicanisme américain. Paru pour la première fois en 1967, ce livre s'oppose à la thèse d'Arendt en ce qui concerne la perte de la pensée révolutionnaire américaine. Dans la préface de l'édition de 1992, Bailyn déclare que « the essential spirit of eighteenth-century reform – its idealism, its determination to free the individual from the power of the state (guerre d'indépendance et l'idée du système confédéral) even a reformed state – lived on, and lives on still »⁴⁸. À l'aide de différentes sources pamphlétaires de l'époque, Bailyn tente de saisir le pouls de la société prérévolutionnaire, en fait, de la culture politique existant sur le sol américain. Sa méthode est intéressante dans la mesure où il tente de retracer les « assumptions, beliefs, and ideas – the articulated world view – that lay behind the manifest vents of the time »⁴⁹. S'opposant à toutes thèses fondées sur la lutte entre des groupes sociaux⁵⁰, la Révolution américaine est avant tout un événement relevant du politique, du constitutionnel et de l'idéologie, le tout sur la toile de fond qu'est la culture. L'approche de Bailyn se démarque de ses prédécesseurs « progressistes ». De plus, l'accent qu'il met sur le sens des événements pour les individus, le développement d'une pensée paranoïaque⁵¹, d'une peur de la tyrannie et de la corruption⁵², font de lui un auteur clef dans la compréhension de la pensée néorépublicaine. L'action politique est beaucoup plus complexe que le

⁴⁸ Bernard Bailyn. *The Ideological Origins of the American Revolution*, Massachusetts, The Belknap Press of Harvard University press, 1992 [1967], p.VIII.

⁴⁹ *Ibid.*, p. X.

⁵⁰ Marx est laissé de côté.

⁵¹ Des termes assez intéressants qui ne sont pas sans rappeler le statut d'anxiété de Hofstadter et le style paranoïaque de la société américaine dans *The Paranoid Style in American Politics and Other Essays*. En fait, comme on le verra au prochain chapitre, dès le début des années 60, Hofstadter mettra de plus en plus l'accent sur le caractère social en tant que sources de pensées, d'idées et de représentations, son intérêt croissant pour la sociologie reflète bien ce fait, comme en témoigne l'écriture des livres : *Sociology and History : Methods* et *Turner and the Sociology of the Frontier*.

⁵² *Ibid.*, p. 94 à 164. Le chapitre « the Logic of Rebellion » reflète bien cette escalade pour le moins morale de la révolution.

suggérerait le dualisme des progressistes ainsi que les généralisations des tenants du consensus.

Bailyn fut à bien des égards inspiré par les transformations que connaîtra la discipline historique des années 1960. Inspiré, sans doute, mais plusieurs éléments viennent nuancer cette inspiration : premièrement, Bailyn reprend la conception pluraliste⁵³ de la société en se préoccupant presque exclusivement des intellectuels, des élites et de leurs écrits. En ce sens, il reprend le paradigme pluraliste tel qu'énoncé traditionnellement dans l'histoire américaine. Deuxièmement, on peut avoir l'impression que Bailyn change la donne libérale par la donne républicaine, troquant le libéralisme lockéen (il ne le nie pas) pour un républicanisme whiggiste. Finalement, on peut entrevoir cette recherche d'homogénéité idéologique toujours vivante aux États-Unis, en ce sens, Bailyn se rapproche de l'école consensuelle par l'unité qu'il tente de recréer, mais cette fois sur une base morale. C'est donc dire que ce dernier tente de remplacer Locke comme fondateur du nouveau monde capitaliste et industriel par l'idéologie républicaine⁵⁴.

Un changement de paradigme

La remise en question de l'hégémonie libérale ne trouve pas uniquement ses sources dans un renouveau républicain. La culture, la notion d'idéologie et tout l'appareil psychanalytique servira aussi l'école de la « Nouvelle Gauche » qui atteint son paroxysme durant les années 1970. Déjà avec le libéralisme corporatif

⁵³ Ce qu'Arendt fait aussi.

issu du livre *The Power Elite*, une remise en question de la structure pluraliste libérale avait été soulevée. Cependant, le manque d'outils conceptuels n'avait pas permis la pérennité d'une telle approche. Ces outils, les années 1960 les apporteront et les élaboreront. Vers la fin des années 1960 et le début des années 1970, le paradigme de l'école du consensus n'est plus, remplacé par une approche très hétéroclite, mais où la culture occupe une place prépondérante dans bien des cas. Cependant, l'utilisation de la culture est radicalisée, par notamment le concept de culture hégémonique, les conflits redeviennent centraux et on assiste à l'émergence d'un nouveau paradigme historiographique : « la bottom up history ».

Conclusion

L'historiographie américaine connut de nombreux changements pendant le dernier siècle. Le discours narratif de la fin du XVIII^e siècle fit place à une approche plus scientifique de la discipline historique. Suivant la mouvance, « l'école progressiste » offrira un nouveau modèle historiographique où dualisme et conflit furent au cœur d'une interprétation historique frappée de présentisme et d'un cadre théorique très matérialiste expliquant l'action politique. Le contexte social suivant la Seconde Guerre mondiale fournit un climat propice à l'émergence d'une approche plus consensuelle, où les conflits furent relégués au second plan des recherches historiques. Cette fois, c'est le partage d'une certaine « idéologie » commune

⁵⁴ Richard Nelson, « The Confidence Trap : Republican Ideology and Recent American Historiography », *ATQ*, Vol. 4, No 3 (septembre 1990), p. 265.

concernant les institutions politiques américaines qui servit de schème explicatif aux comportements politiques. Finalement, de nombreux travaux d'intellectuels d'horizons divers, mêlés à un contexte général de contestations et de revendications, changèrent le paradigme historiographique de l'après guerre : ainsi donc sous la toile de la culture, de nombreux conflits eurent lieu dans la société américaine. Que ce soit l'histoire de l'immigration ou des femmes, ou encore des Noirs, l'historiographie américaine, à l'aube des années 70, rejette en bloc la conception consensuelle de l'histoire et le conflit redevient un élément fondamental dans l'analyse historiographique. La grande différence réside dans l'évacuation d'un matérialisme trop limitatif au profit d'une histoire plus intellectuelle, plus culturelle, mais aussi plus structurelle où l'idéologie occupe une place prépondérante. C'est à l'intérieur de ce contexte historiographique que Richard Hofstadter évolua, mais ce dernier eut de nombreux maîtres à penser et il marquera à son tour toute une génération d'historiens par la rédaction d'œuvres déterminantes.

Après avoir survolé le contexte historiographique, il apparaît nécessaire de porter une attention particulière à la vie et l'œuvre d'Hofstadter et ainsi sonder la genèse du concept de culture politique chez ce dernier.

Chapitre II : Richard Hofstadter

Après avoir, au premier chapitre, observé le portrait spatio-temporel dans lequel se développe la pensée d'Hofstadter, il est impératif de se pencher sur la vie et l'œuvre de ce dernier. On peut séparer ce chapitre en deux grandes parties : Hofstadter et sa formation universitaire et l'analyse de ses principaux écrits. L'objectif premier de ce chapitre est de dresser le portrait intellectuel de notre auteur ainsi que les éléments qui auraient pu influencer ce dernier dans l'élaboration de sa démarche historique au sein de son œuvre. Cependant, il faut comprendre que nous avons dû faire un choix dans ses nombreux livres, ce qui explique que nous laissons de côté ses livres abordant l'éducation et ceux destinés à l'enseignement. Certains de ses ouvrages seront plus longuement traités que d'autres, surtout ceux écrits au début de sa carrière, pendant ses années de formation, alors que ceux des années soixante seront abordés de façon plus succincte.

La formation universitaire de Hofstadter

Sa vie pré-universitaire

Né le 6 août 1916, à Buffalo, fils d'Emil A. Hofstadter et de Katherine Hill,¹ les premières années d'existence du jeune Hofstadter ne sont sans doute pas tellement différentes de celles vécues par un bon nombre d'Américains vivant en milieu urbain et dont l'immigration en sol américain était toute fraîche. Le jeune Hofstadter fut très

tôt mis en contact avec le côté paradoxal des différents groupes d'individus (ethniques /religieux) existant en Amérique, ainsi que les valeurs s'y rattachant. Aîné d'une famille de deux enfants, d'un père d'origine juive, ayant renoncé au judaïsme orthodoxe de ses parents, et d'une mère luthérienne, il fut à la fois circoncis à la synagogue et baptisé au temple luthérien. Finalement, la famille Hofstadter devint épiscopalienn² par un souci de pragmatisme de la part de ses parents. Après la mort sa mère en 1926, il perdit tout intérêt apparent pour la religion et son appartenance complète à une communauté quelconque fut rendu impossible. Il déclara en 1969 : « je ne puis jamais m'identifier totalement à une communauté, quelle qu'elle soit »³.

Alors que les questions d'identité restaient sans réponse, ses études allèrent bon train. Il fut considéré comme un élève performant et populaire, autant pour ses participations pour mener la claque des équipes sportives, qu'au sein de groupes de discussions sur des sujets divers. Même si son père lui avait prédit un avenir médiocre⁴, il sortit premier de sa promotion et c'est avec une bourse qu'il entreprit ses études en histoire et en philosophie. Il intégra même la fraternité des Phi Beta Kappa⁵ qui généralement refusait les Juifs.

¹ Laurent Césari et Susan S. Baker, nous fournissent, à travers leurs thèses respectives, l'essentiel des éléments historiques se rapportant à la période pré universitaire d'Hofstadter.

² Laurent Césari, *Richard Hofstadter (1916-1970)*, Thèse de Ph. D. (Histoire), École de hautes études en sciences sociales, 1985, p. 3.

³ *Ibid.*, Ouvrage cité, p. 3

⁴ *Ibid.*, p. 4.

⁵ John Wakeman, *World Authors : 1950-1970*. New York, Wilson, 1975, p. 658.

L'Université de Buffalo

Le passage à l'Université de Buffalo fut déterminant pour l'avenir de Hofstadter. C'est pendant ce séjour qu'il s'initia à la science historique et à la philosophie. Il y développa notamment une éthique de travail, condition *sine qua non* à toute réussite, il se sensibilisa aux problématiques contemporaines et finalement, il y rencontra sa première épouse.

Hofstadter choisit la philosophie comme première spécialité, alors que l'histoire fut bien évidemment la seconde. Deux de ses professeurs eurent un impact important sur le développement de sa pensée, soit Marvin Farber et Julius Pratt.

Directeur du département de philosophie, Farber fut un grand phénoménologue qui s'intéressa, entre autres, à la compréhension de l'esprit humain en affirmant que « tout sujet connaissant n'est pas un moi spectateur transcendantal, mais une personne historique vivante, conditionnée par la nature et la culture »⁶. Ultimement, les arguments de Farber viennent de la sociologie culturelle (vraisemblablement influencés par John Dewey) et invitent à « constituer l'outillage mental de chaque penseur et [...] à chercher une origine sociale aux systèmes de pensée »⁷. Ce programme de recherche aura une influence certaine sur l'historien que fut Hofstadter.

⁶ Cesari, *op. cit.*, p. 11.

⁷ *Ibid.*, p. 11.

Pratt fut, quant à lui, un historien de l'impérialisme et mit Hofstadter en contact avec la thèse du Darwinisme social et le rôle de celui-ci dans la justification intellectuelle de l'impérialisme américain des années 1890. De plus, Cesari suggère que l'étude des intellectuels impérialistes aurait pu orienter Hofstadter à réfléchir sur le pouvoir politique des idées⁸, thème qui sera omniprésent dans les livres qui suivront cette époque.

Indirectement, un autre personnage eut une influence certaine sur la carrière et la pensée de Hofstadter pendant son séjour à Buffalo. Il s'agit de Charles A. Beard que nous avons présenté dans le premier chapitre. Son livre, *The Rise of American Civilization*, fut lu pour la première fois par Hofstadter vers 1934 et contribua à forger les préoccupations intellectuelles de ce dernier. Fait intéressant et pour le moins contradictoire en apparence : les thèses de Beard s'opposent aux thèses de Pratt en ce qui concerne notamment l'importance économique dans la politique étrangère américaine⁹. Hofstadter, on s'en doute, se retrouva aux côtés de Pratt sur ce sujet par la complexité qu'il croit exister dans la compréhension des phénomènes sociaux. Conjuguant la sociologie culturelle de Farber et la méthode de la « nouvelle histoire », Beard fut probablement celui qui contribua le plus à attirer dans le giron de l'histoire un Hofstadter encore incertain face à son avenir. Curieusement, celui qui peut être considéré comme le père spirituel de Hofstadter fut aussi l'un des plus

⁸ *Ibid.*, p. 13.

⁹ Daniel Joseph Singal, « Beyond Consensus: Richard Hofstadter and American Historiography » *The American Historical Review*, Vol. 89, No. 4. (Octobre 1984), p. 979.

critiqué par ce dernier¹⁰. Le projet de Beard à travers *Rise...* influença énormément Hofstadter, il fut certes son *leitmotiv* au sein de la discipline historique, mais il fut aussi l'une de ses plus grandes déceptions par le caractère approximatif de son œuvre.

Un autre aspect important qu'Hofstadter développa pendant son séjour à la « Buffalo University » fut son côté « très travaillant ». Rapidement, Hofstadter porta un sévère jugement sur l'atmosphère quasi récréative qu'il retrouve à l'université. Hofstadter remarqua deux catégories d'étudiants, ceux qui ont pris la vocation professionnelle (généralement plus festifs) et ceux qui, comme lui, ont opté pour des matières au profil académique où la concurrence est, à l'époque, très rude.¹¹ Hofstadter déclara dans une interview accordée à David Hawke en 1960 :

Il ne me semble pas exagéré d'attendre d'un intellectuel qu'il travaille douze heures par jour. Je ne suis pas nostalgique du bon vieux temps, mais un aspect positif de la génération, que je représente, est que les récompenses étaient si maigres, les problèmes d'emploi si désespérés, qu'il allait de soi pour nous de devoir travailler dur.¹²

¹⁰ Voir le chapitre sur Beard dans son livre *The Progressive Historians*, notamment entre les pages 301-303.

¹¹ Cesari, *op. cit.*, p. 6.

¹² *Ibid.*, p. 6. Ouvrage cité.

Il travailla avec acharnement toute sa vie et ce n'est que quelques semaines avant sa mort, alors que la douleur était trop grande, qu'il cessa ses activités professionnelles.

Ses années d'université furent aussi une source d'engagement et de militantisme. Il fut élu à la tête de la National Student League en 1935, ce qui le rapprocha peu à peu des mouvements de gauche qu'il fréquentera quelques années plus tard pendant son séjour à l'Université Columbia. Cependant, Hofstadter ne s'impliquera jamais plus comme durant les années 1935-36 et ce qui reste de cette période, outre son lien avec les mouvements de gauche, fut la rencontre de sa première femme qui eut une influence déterminante sur la pensée de ce dernier.

Ainsi donc, c'est à l'Université de Buffalo que notre auteur fit la rencontre de Felice Swados, elle aussi élève de Farber. Elle s'amouracha de Hofstadter et ils participèrent ensemble à des clubs de philosophie où ils échangèrent sur différents sujets de philosophie comme, notamment, la philosophie de l'histoire. Engagée, elle s'impliqua dans de nombreuses communautés et partagea avec son mari la désillusion du communisme sur laquelle nous reviendrons. De plus, Felice Swados peut être considérée comme étant l'initiatrice d'Hofstadter aux théories freudiennes, courant qu'elle connaissait bien, dès les années 1940. Au moment de sa mort en 1945, Hofstadter éprouva le besoin de suivre une psychanalyse ce qui, vraisemblablement,

joua un rôle important en ce qui concerne l'utilisation des théories freudiennes et de la psycho-histoire par Hofstadter¹³

L'Université de Columbia

Hofstadter obtint son diplôme en février 1937, avec une mention d'honneur en philosophie et en histoire. Cependant, son père, qui voyait en lui un futur avocat, l'encouragea fortement, pour ne pas dire l'obligea, à s'inscrire en droit. Il entreprit donc un trimestre en droit, tout en travaillant durant le jour pour un cabinet d'avocats auquel il avait été référé par son oncle. Il découvrit bientôt (pendant son premier semestre) que le droit l'ennuyait au plus haut point¹⁴ et, doutant de ses capacités en philosophie¹⁵, il s'inscrivit à la maîtrise en histoire à l'université de Columbia. Là-bas, il découvrit sa véritable passion et ses ambitions l'orientèrent vers une carrière universitaire. C'est aussi à cette université qu'il pu tester ses propres convictions, ses réflexions et ses appréhensions par son implication dans une cellule communiste et aux contacts d'une cohorte d'intellectuels prestigieux qui gravitèrent à Columbia.¹⁶

Hofstadter et sa future épouse entretenirent des liens avec les mouvements de gauche. Ils s'abonnèrent, entre autres, au *Nation* (revue favorable à l'U.R.S.S.) et ils tentèrent de publier des articles dans différentes revues généralement gauchistes (*The*

¹³ *Ibid.*, p. 7-8-30-31. De plus, Cesari en citant les *Hofstadter Papers*, Boite No. 29, affirme que l'exemplaire de *Idéologie et Utopie* de Mannheim (nous y reviendrons) qui appartenait à Hofstadter était truffé de notes manuscrites faisant référence à Freud.

¹⁴ Wakeman, *op. cit.*, p. 658.

¹⁵ Cesari, *op. cit.*, p. 21-22.

¹⁶ Susan S. Baker, *Radical beginnings. Richard Hofstadter and the 1930s*, Westport, Greenwood Press, 1985, p. 97.

New Masses, Poetry, Science and Society, Herald Tribune, On Journey)¹⁷. Il faut comprendre qu'à la fin des années 1930, une forte majorité de Juifs américains se rallièrent à la gauche, possiblement dans l'optique de faire contrepoids à la montée du nazisme chez la droite. Les Hofstadter, comme plusieurs autres, étaient prédestinés à embrasser l'idéologie communiste.

Hofstadter fut assez sceptique à l'égard des associations communistes : si elles étaient trotskystes, il les trouvait infantiles; si elles étaient moscovites, il les trouvait dogmatiques. Au début mars de 1938, il écrivit au lendemain d'une visite à la cellule communiste de Columbia :

*I was appalled at their attitude of mind. Which is like this : (If) I doubt the correctness of a party line, collective security, the Moscow trials, (or anything else) : Therefore, my education is deficient and I have to go down to the section and talk to somebody who will straighten this out for me, and improve me. Then I will be satisfied with the party line, coll. Sec., the Moscow trials, or anything else. The underlying assumption, of course, is that the party can't be wrong. This from intellectuals*¹⁸

Cependant, il rejoignit le Parti à la fin avril, même si cela se fit : « without enthusiasm but with a sense of obligation [...] My fundamental reason for joining is

¹⁷ *Ibid.*, p. 99; Cesari, *op. cit.*, p. 22.

¹⁸ Baker, *op. cit.*, p. 89. Ouvrage cité.

that I don't like capitalism and want to get rid of it. I am tired of talking »¹⁹. Ce fut donc sa haine du capitalisme qui le poussa à l'action. De plus, il vit dans le communisme une possibilité de faire valoir les valeurs cosmopolites sur les valeurs plus provinciales, s'inspirant ici d'un Henry Louis Mencken et d'un Lewis Sinclair²⁰ qui avaient fait débiter quelques décennies plus tôt la « révolte contre le village »²¹ ou si l'on préfère, une certaine perception négative pour tout ce qui provient des zones plus agraires - foyer du populisme américain. On peut voir l'origine de la préoccupation d'Hofstadter à l'égard des mouvements populistes et de l'anti-intellectualisme aux États-Unis, qui le préoccupèrent pendant une partie importante de sa vie.

Un an plus tard, il quitta le parti communiste sans couper les ponts, trouvant les actions de ce dernier trop conformistes et effacées en plus d'être la cible d'attaques par certains membres de la cellule pour ses positions. Il demeura encore communiste et rêva encore de faire changer les choses par des actions concrètes. Cependant, le pacte germano-soviétique, dont l'existence est apprise six mois après son départ du Parti, coupa une fois pour toutes Hofstadter de l'action politique (sauf peut-être au début des années 1950 en appuyant le candidat démocrate Stevenson). Il apparut clairement à Hofstadter que Moscou ne se préoccupait absolument pas du sort des prolétaires du monde entier et que le communisme s'apparentait de plus en plus à une religion. Il déclara :

¹⁹ *Ibid.*, p. 90. Ouvrage cité.

²⁰ Deux écrivains américains de grande influence,

Personally, I got no faith, I don't believe in faith, not in anything. If I did, I would be a Catholic. I used to sneer when I read that Communism was a substitute religion, but I don't anymore [...] I hate capitalism and everything that goes with it. But I also hate the simpering dogmatic religious-minded Janizaries that make up the CP. I hate their regimented thinking [...] People like us grow up to believe in a certain set of values – freedom of individual intellectual inquiry, scientific attitude of mind, respect for facts, a certain cultural latitude²² – which the Stalins, Browders, Cannons and Schactmans dislike and will, if given a chance, stamp out.²³

Faute d'alternative et d'une profonde aliénation provoquée par le pacte germano-soviétique, Hofstadter se concentra plus que jamais sur sa carrière universitaire.

En étudiant au département d'histoire de l'université de Columbia, Hofstadter fit la connaissance de plusieurs individus qui façonnèrent et développèrent sa personnalité académique. D'Harry Carman à Joseph Dorfman, en passant par Merle Curti, la rencontre de ces personnalités donna à Hofstadter les outils nécessaires pour lier le politique à l'histoire des idées. En fait, l'intérêt premier d'Hofstadter pour l'histoire réside en « what might be called orthodox political history and also by

²¹ Singal, *loc. cit.*, p. 981.

²² Première pensée concernant l'existence d'une foi centrale aux États-Unis ? Toujours est-il que cela ressemble étrangement à l'introduction de son livre *Bâtisseurs d'une tradition*.

²³ Baker, *op. cit.*, p. 150-151. Ouvrage cité

history of ideas [...] My interest lay between the two fields at the intersection of their perimeters »²⁴ et les dix prochaines années de sa vie ont été consacrées à tenter de trouver une façon de lier ces deux domaines.

Directeur de son mémoire de maîtrise, Carman attisa chez Hofstadter ses élans gauchistes, tant en ce qui touche le style que par la vision de la politique américaine. Pour la seule fois de sa carrière, Hofstadter flirta avec l'histoire quantitative dans un mémoire pour le moins polémique²⁵ où il s'en prend avec virulence aux politiques du New Deal.

De M. Dorfman, il faut principalement retenir qu'il fut le biographe de Thorstein Veblen et que c'est vraisemblablement à cette époque qu'Hofstadter fut mis en contact avec ce personnage dont se réclamait Merle Curti²⁶. Veblen fut l'un des plus grands critiques du système social américain. Acceptant l'évolution naturelle de Darwin, il s'opposa vivement à son application sociale telle que prononcée par Spencer.²⁷ En fait, pour Veblen, il existait une guerre perpétuelle entre la condition de nature de l'homme et la fabrication humaine qu'est la culture.²⁸ L'esprit d'Hofstadter entra en contact avec des thèses complexifiant davantage les postulats de Beard, lesquels lui apparurent comme étant de plus en plus simplistes. Cependant,

²⁴ Richard Hofstadter, « History and the Social Sciences » dans Fritz Stern, Éd. *The Varieties of History*, New York, Meridian Book, 1956, p. 361.

²⁵ Richard Hofstadter, *The Southern Tenants Under the A.A.A., 1933-1935*, Mémoire de maîtrise (Histoire), Université de Columbia, 1938, 110 pages.

²⁶ Cesari, *op cit.*, p. 36.

²⁷ A.J. Beitzinger, *A History of American Political Thought*, New York, Mead & Company, 1972, p. 444-445.

²⁸ *Ibid.* p. 445.

ce n'est que quelques années plus tard que l'influence de Veblen se fit véritablement sentir.²⁹

La rencontre la plus importante d'Hofstadter pendant son séjour à Columbia fut sans contredit celle de Merle Curti. Ce dernier avait étudié sous la direction d'Arthur Schlesinger Sr., qui avait lancé un cours très populaire en 1924 d'histoire sociale et intellectuelle américaine. L'objectif de ce cours « était de distinguer entre ce que les gens disent et ce qu'ils font, pour découvrir les réalités sous les rationalisations »³⁰. Curti proposa à ses élèves une réflexion sur les forces et les conditions agissant sur les idées et les relations entre ces dernières. Curti, fidèle à une démarche relevant du marxiste, tenta de mettre la superstructure intellectuelle (l'idéologie au sens marxiste du terme) de la société américaine dans une perspective historique³¹, mais cette fois-ci en dépassant les limites de l'approche économique traditionnelle. Autant le maître que l'étudiant se vouèrent une admiration mutuelle et c'est sous ces auspices qu'Hofstadter découvrit les fondements de ce que tout un chacun appellera « le consensus ». En fait, Hofstadter fit la découverte, en critiquant Parrington, qu'il n'y a jamais eu de véritable opposition à la montée du capitalisme et que « the ultimate triumph of the capitalist order was inevitable, and it is not intended here to suggest that the Jeffersonians could or should have stemmed it; but an

²⁹ Nous reviendrons sur ce point ultérieurement.

³⁰ Cesari, *op. cit.*, p. 36. Ouvrage cité.

³¹ Baker, *op. cit.*, p. 117.

interesting by-product of its growth was the theoretical impotence of the agrarian opposition. »³²

Les germes de l'ouvrage *Bâtisseurs d'une tradition* semblent décidément déjà poussés au début des années 40, mais il faut attendre plusieurs années avant qu'Hofstadter écrive son premier grand succès commercial et académique. Sa thèse de doctorat et la rencontre théorique entre Sigmund Freud, Max Weber, Karl Mannheim et Thorstein Bunde Veblen, jumelée à la naissance d'une amitié nouvelle avec C. Wright Mills, complétèrent sa formation.

Ses principaux ouvrages et leur analyse

Cette seconde section prend comme ancrage les différents ouvrages sélectionnés de l'auteur, c'est autour de ces derniers que s'articulèrent les transformations intellectuelles d'Hofstadter.

Social Darwinism in American Thought

La thèse de doctorat d'Hofstadter porte sur l'histoire sociale des idéologies, plus principalement celle concernant le darwinisme social. Ce dernier est l'application d'une théorie biologique de lutte pour l'existence où seuls les mieux adaptés et les plus forts peuvent survivre à un modèle sociétal. Une telle théorie eut

³² Richard Hofstadter, « Parrington and the Jeffersonian Tradition », *Journal of the History of Ideas*, Vol. 2, No. 4 (octobre 1941), p. 400.

beaucoup de succès aux États- Unis, notamment chez les grands capitalistes conservateurs qui voyaient à travers les expressions « struggle for existence » et « survival of the fittest » la justification naturelle de leur position sociale, d'où leur conservatisme³³

La structure de l'ouvrage est assez simple, Hofstadter entreprend de démontrer de quelle façon la société américaine est passée d'un darwinisme individualiste à un darwinisme collectiviste. Tout réside dans un changement de contexte. Alors que la société américaine voyait « its own image in the tooth-and-claw version of natural selection »³⁴ à la fin du XIXe siècle, arriva un jour où une majorité d'individus se retourna (puisqu'exclue) contre cet ancien modèle. Cependant le darwinisme demeura une force importante aux États-Unis, notamment sous une forme plus collectivo-nationale à la veille de la Première Guerre mondiale.

L'idée centrale du livre s'inscrit dans une vision matérialiste de l'idéologie, c'est-à-dire la subordination des idées aux contingences économiques. Certes, Hofstadter reconnaît que les idées ont autant des effets que des causes « however, is a clear example [le darwinisme individualisme] of the principle that changes in the structure of social ideas wait on general changes in economic and political life ».³⁵ C'est ce que s'efforce de démontrer Hofstadter, tout au long de son ouvrage, nous

³³ Richard Hofstadter, *Social Darwinism in American Thought*, Boston, Beacon Press, 1955 [1945], p. 6-7.

³⁴ *Ibid.*, p. 201.

³⁵ *Ibid.*, p. 203-204.

donnant ainsi une bonne indication du cheminement de sa pensée où l'influence de Curti est palpable.

Il ne fait aucun doute, tout au long de la lecture de cet ouvrage, qu'Hofstadter éprouve une sympathie certaine pour Lester Ward, premier président de l'American Sociological Association. En fait, Hofstadter semble être un Ward³⁶ en puissance par le champ d'intérêts des deux individus et le recoupement intellectuel des pensées de chacun³⁷. Cela se traduit par le partage d'une conception dualiste du monde : une délimitation claire entre le monde physique et le monde mental³⁸ et par un intérêt important, pour nos deux protagonistes, pour le système d'éducation³⁹. De plus, l'approche de Ward est une nouvelle avenue dans le domaine de l'idéologie par son étude des sciences sociales en termes de psychologie et d'institutions⁴⁰. Hofstadter utilisa énormément la psychologie dans ses ouvrages, notamment au sein de *The Age of Reform*, et s'intéressa beaucoup aux institutions (*The Idea of a Party System. The Rise of Legitimate Opposition in the United States, 1780-1840*). Le lien est d'autant plus fort que le projet d'Hofstadter n'est-il pas de faire de l'histoire politique (institutions) par une approche plus intellectuelle (psychologique) et ultimement culturelle (la façon de lier le politique aux idéologies) ?

³⁶ Qu'Hofstadter identifie beaucoup à la pensée de Veblen.

³⁷ Il serait probablement intéressant de regarder dans quelle mesure la vision de Ward, selon Hofstadter, ne fut pas directement influencée par ses propres préoccupations. Que cela soit le cas ou non, une chose demeure, les préoccupations de Ward trouvèrent écho chez Hofstadter.

³⁸ *Ibid.*, p.68-203-204. Dans le cas de Hofstadter, il se distingue d'une approche trop marxiste (un matérialisme historique à l'état pur où les idées ne sont que l'expression des déterministes économiques) par la reconnaissance de l'existence des idées en soi même si la pérennité de ces dernières est reliée à un contexte matériel qu'il fonde en la société.

³⁹ *Ibid.*, p.76. Hofstadter publia plusieurs livres durant sa vie sur l'éducation.

Finalement, et c'est le point fondamental, Hofstadter remarqua que les idéologies avaient un potentiel de contradictions importantes au sein d'une société. Autrement dit, une idéologie, dans ce cas-ci le darwinisme, pouvait être utilisée par plus d'un groupe pour justifier une situation donnée, alors que ces mêmes groupes ont des intérêts complètement opposés. Même si, selon Cesari⁴¹, Hofstadter n'avait pas lu encore Reinhold Niebuhr⁴² et Robert K. Merton,⁴³ le style ironique pour lequel il est reconnu semble déjà pouvoir être anticipé par les conclusions de sa thèse. Il tira probablement la leçon qu'il était impératif de creuser davantage pour comprendre les choix idéologiques de tout un chacun, car la simple observation des intérêts divergents était insuffisante pour bien comprendre une situation donnée⁴⁴.

Les idées de Hofstadter au sujet de la discipline historique et des outils d'interprétation semblent se concrétiser de plus en plus. Avec *Social Darwinism...*, c'est la reconnaissance encore embryonnaire de l'importance de la culture à travers Veblen et Ward. C'est aussi l'appropriation d'une démarche et d'un penchant pour l'histoire intellectuelle sous les conseils de son directeur Merle Curti, mais ce, sans jamais tomber dans un intellectualisme excessif. Somme toute, cet ouvrage donne l'orientation générale que prit Hofstadter pour les années subséquentes alors qu'il affirmait dans son dernier chapitre que « life of man in society [...] must be explained in the distinctive terms of a cultural analysis. »⁴⁵ Cette sociologie culturelle déjà annoncée par Beard, mais ultimement marginalisée par ce dernier par son intérêt

⁴⁰ *Ibid.*, 81.

⁴¹ Cesari, *op. cit.*, p.46.

⁴² Philosophe théologien reconnu pour son style où l'ironie occupe une place importante.

⁴³ Sociologue important notamment par la place qu'il donna à la culture et à l'idéologie.

disproportionné pour le déterminisme économique, devint le principal cheval de bataille d'Hofstadter pendant une bonne partie de sa carrière. Cependant, au moment de rédiger cette thèse, il était encore profondément beardien, dans la mesure où la psychologie de l'intérêt demeure le *leitmotiv* dans l'acceptation ou le refus d'une idéologie. On peut lire à la fin de sa thèse qu' « in determining whether such ideas are accepted, truth and logic are less important criteria than suitability to the intellectual needs and preconceptions of social interests. »⁴⁶ Déjà, on entrevoit le caractère potentiellement inconscient et paradoxal dans l'adhésion à une idéologie. Cependant l'intérêt rationnel demeure très, voire encore trop, important pour que la rupture soit pleinement consommée. Il faudra attendre la rencontre de Karl Mannheim pour qu'Hofstadter rompe définitivement avec Beard.

Sa thèse fut très bien accueillie par les membres du jury et Hofstadter partit à la recherche d'un emploi. C'est à l'université du Maryland, symbole même d'une « dreary provincial school »⁴⁷, qu'il trouva un moyen de gagner sa pitance. Même si cette période fut difficile pour Hofstadter, elle fut déterminante dans la construction de sa pensée, en approfondissant certaines lectures qui mèneront notre auteur vers des découvertes capitales.

⁴⁴ Cela compte tenu de la nature contradictoire des idéologies.

⁴⁵ Hofstadter, *op. cit.*, p. 204.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 204.

Des rencontres déterminantes

Freud, comme nous l'avons déjà mentionné, fut étudié par Hofstadter dès le début des années 1940, sous l'influence de sa première épouse. Son intérêt grandissant pour la psychologie est palpable à travers son intérêt pour l'impact des systèmes idéologiques sur la société et les individus qui la composent. En fait, son ami Alfred Kazin fut étonnamment surpris par l'étude systématique qu'Hofstadter fit de la psychanalyse en lisant, entre autres, l'ensemble des œuvres de Freud.⁴⁸ Avec ce dernier, c'est toutes les possibilités de l'irrationalité qui s'ouvrent à Hofstadter.

Avec Freud, Veblen est probablement l'autre auteur qui influença le plus Hofstadter vers un balbutiement d'une approche fonctionnaliste. Approche qui sera pleinement activée avec *The Age of Reform* à la suite de la lecture des thèses de Robert K. Merton, mais ce serait sauter des étapes. Au milieu des années 1940, Hofstadter n'est pas encore fonctionnaliste, mais il s'initie aux différentes fonctions du comportement social à travers la lecture de Veblen⁴⁹, qu'il relie aux concepts de fonction latente et manifeste de Freud. De plus, Cesari souligne qu'en marge de l'ouvrage de Veblen *The Engineers and the Price System*, Hofstadter annota un paragraphe où il est question de l'existence potentielle de ce que plusieurs appelleront le consensus :

⁴⁷ Richard Gilliam, « Richard Hofstadter, C. Wright Mills, and « the Critical Ideal », *American Scholar*, Vol. 47, No. 1 (1977), p. 71.

⁴⁸ Baker, *op. cit.*, p. 184.

⁴⁹ Cesari, *op. cit.*, p. 65.

*Le facteur le plus tenace de toute civilisation est une disposition d'esprit bien établie et, dans le tour d'esprit traditionnel en Amérique, la propriété absenteïste [que Hofstadter traduit par le capitalisme des sociétés anonymes] constitue le centre de contrôle de toute réalité économique. [...] Cette déférence sentimentale du peuple américain envers la sagesse de ses hommes d'affaires est massive, profonde et toujours prête à se manifester*⁵⁰

Encore une fois, on retrouve des éléments qui annoncent les positions futures d'Hofstadter, au sein notamment de son ouvrage *Bâtisseurs d'une tradition*⁵¹.

Avec la rencontre de C. Wright Mills, Hofstadter est mis en contact avec l'univers de Mannheim et de Weber. Ils furent amis et collègues, même si pour plusieurs cela peut paraître paradoxal, dans la mesure où Mills s'éteindra au début des années soixante (1962) avec le surnom de « big daddy of the new left »⁵² alors que Hofstadter sera considéré comme un conservateur au moment de sa mort au début des années 1970.

C'est à l'université du Maryland que nos deux comparses se rencontrèrent, et très rapidement ils se lièrent d'amitié et participèrent à de nombreux échanges sur la politique. C'est à ce moment qu'Hofstadter entra en contact avec Weber, car Mills

⁵⁰ *Ibid.*, p. 66.

⁵¹ Richard Hofstadter, *Bâtisseurs d'une tradition*, Paris, Economica, 1989 [1948], p. XXIII à XXX.

⁵² Gilliam, *loc. cit.*, p. 69.

était considéré comme « a walking encyclopedia of Max Weber »⁵³. L'amitié des deux hommes ne fut pourtant pas éternelle, dans la mesure où des divisions idéologiques et culturelles éloignèrent considérablement ces derniers. Cependant, comme l'explique Richard Gillam, les différences entre les deux hommes, quoique présentes, laissent supposer une proximité d'esprit beaucoup plus grande que ce qui fut généralement avancé.⁵⁴

L'influence de Weber sur Hofstadter est difficilement démontrable. Cesari aborde ce problème en se penchant sur une anthologie de Weber que Mills aurait donnée à Hofstadter et par l'analyse de l'ouvrage *Économie et société* en relevant les passages ayant potentiellement inspiré notre auteur. Ainsi donc, il arrive à la conclusion que l'influence de Weber se trouve dans la distinction de :

*La lutte des classes, les conflits de statut et leurs expressions politiques respectives ; la distinction entre l'Europe, où existaient des sociétés rurales avant l'apparition du capitalisme et du marché, et les États- Unis où, dès l'origine, le fermier fut un entrepreneur ; les désillusions enfin, guettant quiconque se met au service d'une valeur exclusive, sans réfléchir aux moyens*⁵⁵

Ce sont là quelques uns des principaux postulats de ses deux prochains livres, suggérant ainsi la provenance de certaines de ses idées.

⁵³ *Ibid.*, p. 72.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 69-86.

Mannheim est de toute évidence l'auteur qui a influencé le plus Hofstadter pour tout ce qui touche la sociologie des idées. L'une des raisons qui poussa Hofstadter dans les bras de Mannheim provient de l'une de ses grandes constatations en rédigeant sa thèse de doctorat : la possibilité que deux groupes défendent sensiblement la même position, malgré des intérêts diamétralement opposés. De ce constat, Hofstadter trouva chez Mannheim un modèle théorique expliquant les mécanismes internes de l'engagement, sans référence à l'objet de celui-ci. Donc l'engagement idéologique n'est pas relatif aux contenus de celles-ci. À ce sujet, Hofstadter écrivit :

*For many of us an interest in studying the formation and development of ideologies was a natural intellectual response to the conflict raging around us. But to a detached observer these ideologies were far more interesting for their extraordinary appeal to various types of individuals than they were for their rational or philosophic content.*⁵⁶

Or justement, Hofstadter, à cette époque, est complètement détaché de la vie politique. Souvenons-nous que son bref passage chez les communistes, lui avait rendu suspecte l'idéologie en tant que moyen d'actions sociales et cela, tout en étant une composante essentielle de la réalité politique.

⁵⁵ Cesari, *op. cit.*, p. 62.

⁵⁶ Hofstadter, « History and the social... », p. 361.

S'inspirant autant de Freud, de Karl Marx, de Friedrich Hegel que de Max Weber, Mannheim donna à Hofstadter un cadre théorique formel lui permettant de comprendre l'attachement de certains groupes à un certain type d'idéologie. Il est cependant vrai qu'Hofstadter ne définit jamais le terme « idéologie », qui semble signifier pour ce dernier toutes les philosophies pouvant fonder un projet politique. Mais comment comprendre ce lien entre le sujet et son objet ? Il faut comprendre qu'avec Mannheim on flirte dangereusement avec les notions de structuralisme telles qu'énoncées par Ferdinand de Saussure au début du XXe siècle, à savoir qu'il existe des structures fondamentales inconscientes donnant naissance à des processus sociaux. L'explication de l'engagement, pour Mannheim, réside dans la distinction qu'il fait entre deux types de conception idéologique : la conception particulière et la conception totale.

La conception particulière de l'idéologie, antérieure à la totale, trouve son explication au sein de la société occidentale⁵⁷ par l'utilisation de la « psychology of interests »⁵⁸ dans sa tentative de compréhension de l'engouement du groupe X à l'idéologie Y. Plus important encore, ce type d'idéologie renferme un partage de références, donc de valeurs, acceptées par tous : l'opposition n'est possible qu'à travers le partage de critères de validité communs⁵⁹. Il est intéressant de constater de quelle façon on pourrait, chez Mannheim, si on adhère à cette théorie de l'idéologie particulière, fonder l'idée même du consensus chez les tenants de l'école progressiste et cela bien malgré eux. Dans une moindre mesure, ne serait-il pas juste de penser

⁵⁷ Mannheim fonde cette tradition en Machiavel.

⁵⁸ Karl Mannheim, *Ideology and Utopia*, New York, Harcourt Brace and Company, 1936, p. 56.

que la remise en valeur du concept d'idéologie tel qu'envisagé par Mannheim aurait suggéré l'existence d'une foi commune ? En fait, la conception particulière de l'idéologie de Mannheim, donne le cadre théorique nécessaire – à quelques modifications près – à Hofstadter pour avancer l'idée du consensus telle qu'elle sera présentée dans *Bâtisseurs d'une tradition*.

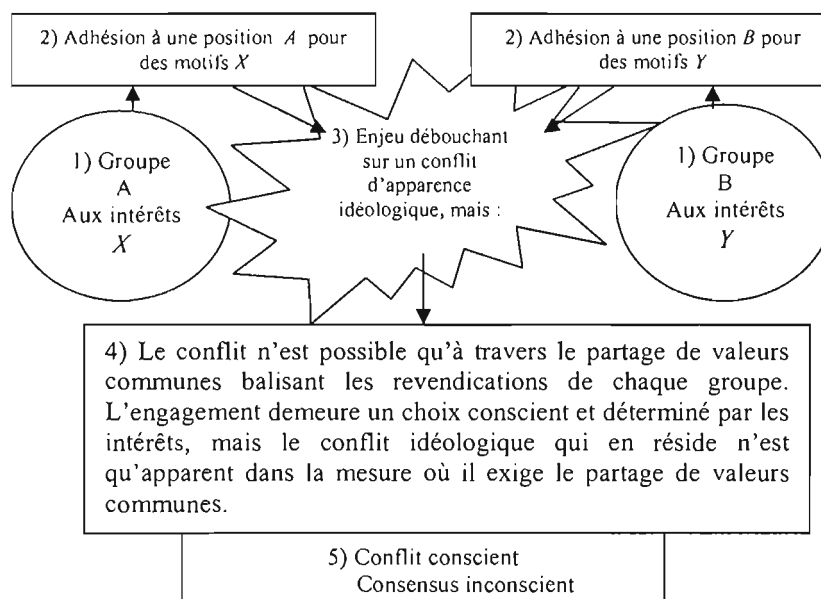


Schéma 2 : La conception particulière de l'idéologie

Ce type de conception est, aux yeux de son auteur, réducteur et doit laisser sa place à une compréhension plus globale de l'idéologie⁶⁰. Cette vision ne fait nullement référence à la psychologie des intérêts⁶¹, mais plutôt à une démarche relativiste. Rejetant toutes les références conscientes, ce dernier croit en l'existence

⁵⁹ *Ibid.*, p. 44-45.

⁶⁰ Mannheim explique ce passage en trois étapes (l'apparition de la philosophie de la conscience, la notion de perspectives historiques développées par Hegel et le remplacement du « folk spirit » par la notion de classe sociale qui entrainera l'émergence d'une nouvelle conception de la conscience plus relativiste.) *Ibid.*, p. 58-60.

d'une conscience déterminée, mais variable, selon le passé, la période, la nation et la classe sociale⁶². Ce qui devient central, c'est la conviction que « that human affairs cannot be understood by isolation of their elements »⁶³ et que tous les faits et éléments historiques doivent être expliqués en termes de signification (meaning). Bref, avec la conception globale de l'idéologie, on ne se contente pas de comprendre les idées par l'analyse des choix conscients, mais on tente de comprendre l'idéologie en fonction du contexte social et de la signification des événements pour une population étudiée dans un lieu donné, que l'on pourrait traduire par l'inconscient collectif. Cette appropriation théorique permet donc à Hofstadter de lier l'histoire des idées à l'histoire politique traditionnelle.

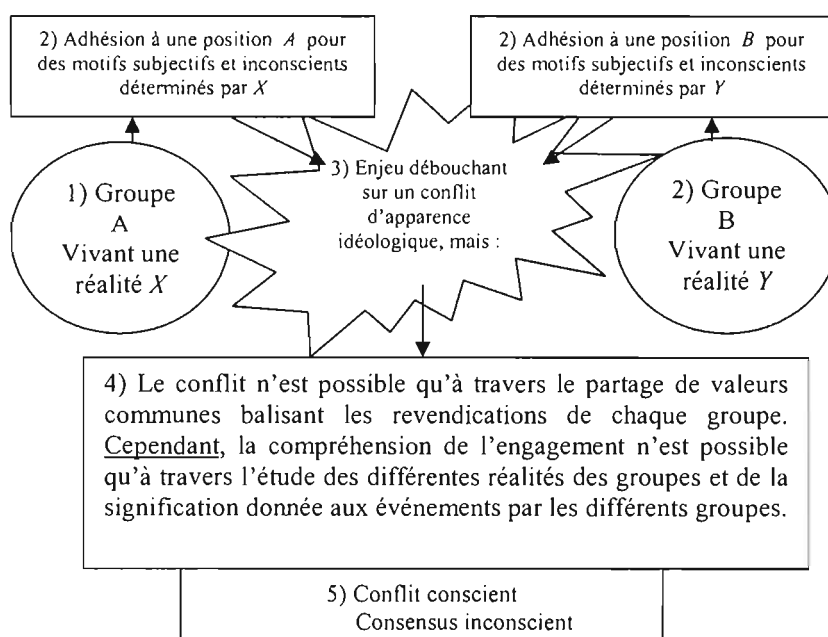


Schéma 3 : La conception totale de l'idéologie

⁶¹ Beard et même Hofstadter utilisèrent ce type d'approche même s'ils reconnurent l'importance de la culture.

⁶² *Ibid.*, p. 61.

Comprendre la conception totale de l'idéologie, c'est comprendre toute l'originalité de la pensée d'Hofstadter au sein de l'historiographie américaine. Reconnaisant la constance idéologique dans la société américaine (*Bâtisseurs d'une tradition*), il trouva l'explication des conflits dans la société américaine non pas en des termes de divisions idéologiques, mais bien en ceux de statuts (*The Age of Reform*). De plus, la compréhension de l'engagement envers une position donnée nécessita une approche plus holiste qu'il fonda en la culture (culture politique).

Outre ces éléments marquants dans la compréhension de l'idéologie, l'opposition que Mannheim fait entre idéologie et utopie fut aussi bénéfique à Hofstadter (surtout dans son traitement du populisme et du progressisme). L'idéologie, souvent dictée par les classes au pouvoir, est la rationalisation et la promotion du statu quo. Elle part de la nécessité inconsciente des individus au sommet à vouloir rester au sommet, ce qui les amène à intellectualiser le monde d'une façon à préserver leur main mise sur le pouvoir. L'utopie, quant à elle, est encore une rationalisation du monde, mais par des classes montantes qui sont négligées par l'organisation de la société et qui tentent de rendre conforme la réalité historique avec leurs conceptions idéales. Dans un cas comme dans l'autre, l'objet de nos désirs est confondu avec le réel, ce qui altère ce dernier⁶⁴. C'est ici que le dicton « prendre ses rêves pour des réalités » prend tout son sens.

⁶³ *Ibid.*, p. 61.

⁶⁴ Cesari, *op. cit.*, p. 59.

La sociologie de la connaissance de Mannheim peut être résumée comme étant « l'étude théorique et historique de la pensée liée à un groupe, c'est-à-dire de la pensée dont le développement dépend de la réalité sociale et non d'une dialectique purement immanente »⁶⁵. Rappelons-nous la conclusion de Hofstadter dans *Social Darwinism...*, à savoir qu'il était impératif, pour bien comprendre la vie des hommes, d'analyser la culture. Cela ressemble étrangement au projet de Mannheim, quoique pour ce dernier la culture ne serait qu'un élément faisant partie d'une structure qu'il tente de découvrir. Dans un article paru dans *The Varieties of History*, Hofstadter écrivit, en parlant de Mannheim et de Freud, que ces derniers firent en sorte qu'il s'intéressa « in individual and social character types, in social mythologies and styles of thought as they reveal and affect character, and in politics as a sphere of behavior into which personal and private motives are projected »⁶⁶. Ces différents éléments marquèrent sa carrière universitaire et surtout ses deux principaux succès qui lui assurèrent de passer à la postérité en tant que grand historien.

Bâtisseurs d'une tradition

Cet ouvrage, l'un des plus importants qu'ait écrit Hofstadter, fut le seul qui mérita une traduction dans la langue de Molière. Le principal postulat du livre est qu'il existe une foi centrale aux États-Unis envers le système économique américain (capitalisme) et cela par l'ensemble de la population. Déjà au début des années 40, Hofstadter avait été mis en contact avec cette idée de foi centrale et il ne fit que

⁶⁵ Jacques André, *Connaissance et société chez Mannheim et Bernard Lonergan*, Mémoire de maîtrise (Philosophie), Université de Montréal, 1969, p. 9.

⁶⁶ Hofstadter, *loc. cit.*, p. 361.

développer une idée qui avait déjà germé en lui pendant ses années de formation et qui trouva en Mannheim un appui théorique de taille.

Sa démarche est simple, il choisit de démontrer à travers la vie et l'œuvre politique de personnalités ciblées, la continuité idéologique, souvent à l'insu des protagonistes, qui s'est opérée aux États-Unis. Certes, plusieurs conflits ont existé. Cependant, l'étude de ces derniers a trop longtemps occulté la trame de fond, communément partagée, en périphérie de laquelle ils ont eu lieu. C'est donc, au dire même de M. Hofstadter⁶⁷, un retour du balancier nécessaire, quoique brutal dans la perception de la tradition politique américaine. En fait, cette tradition, qu'il considère comme préexistante à la venue de ces hommes, est illustrée par l'étude biographique qu'il nous propose. Ainsi donc, nous retrouvons douze chapitres pour dix personnalités. M. Hofstadter nous entraîne dans les méandres de la vie politique américaine par sa vision de personnalités importantes, de Thomas Jefferson jusqu'à Franklin D. Roosevelt, en passant par John C. Calhoun et William Jennings Bryan. Les deux autres chapitres abordent la période « des pères fondateurs » et de « l'âge d'or » du capitalisme américain.

La méthode de M. Hofstadter est la suivante : détruire le mythe entourant chacun des dix personnages par une observation minutieuse de ce qui les pousse à l'action⁶⁸ ; relativiser la place des individus par une mise en contexte de ces derniers

⁶⁷ Hofstadter, *Bâtisseurs* ..., p. XX.

⁶⁸ Une des premières constatations à laquelle l'historien peut arriver en regardant le titre des chapitres du livre de M. Hofstadter est la provocation qu'il semble rechercher par la caractérisation corrosive qu'il fait des personnalités quasi mythiques de la nation américaine. En effet, M. Hofstadter tente

avec les forces environnantes⁶⁹ ; et montrer l'existence d'un consensus autour de l'idéologie dominante qui transcende l'apparente contradiction des actions pratiques des hommes politiques⁷⁰. Tout cela dans le but de démontrer qu'il existe aux États-Unis une foi centrale en certaines valeurs et que celle-ci a permis à la société américaine de surmonter bon nombre d'épreuves sans pour autant remettre en question le modèle américain.⁷¹ Les États-Unis n'ont-ils pas la plus vieille constitution écrite du monde ?

Cependant, pour comprendre pleinement la pensée de l'auteur et le véritable sens de sa méthode en trois étapes, il faut regarder ce livre à la lumière de ses dix dernières années de formation académique. À l'origine, Hofstadter avait choisi de titrer son livre *Men and Ideas in American Politics*⁷², son objectif étant de reprendre là où Curti avait arrêté avec son livre *The Social Ideas of American Educators*⁷³, mais cette fois-ci en étudiant les idées sociales des hommes politiques importants dans l'histoire américaine. Avec ce titre, l'objectif premier de sa démarche apparaît évident et consiste en la compréhension du lien entre les idées et la politique par

d'humaniser ceux qui furent longtemps considérés comme des demi-dieux. Ce faisant, il accole un titre pratiquement contraire (à tout le moins différent), aux idées généralement reçues entourant ces intouchables de l'histoire américaine.

⁶⁹ Les idées d'un homme sont une chose, mais ces hommes (les personnalités traitées) durent prendre en considération le contexte et agir en conformité avec l'environnement sociopolitique. Le succès ou l'échec de ces derniers, en politique (principalement), en est justement la preuve.

⁷⁰ Là où plusieurs verraient une contradiction (exemple : entre conservateur et libéral), Hofstadter n'y voit que l'expression de différences passagères entre différents groupes, mais qui ultimement sont en accord en ce qui concerne le fondement de leur pensée.

⁷¹ Pour Hofstadter, même la guerre de Sécession semble n'être qu'un simple accident de parcours pouvant être expliqué par la distorsion entre deux visions du capitalisme. L'une industrielle, représentée par le Nord, et l'autre agraire, représentée par le Sud. En lisant le chapitre sur Calhoun, on peut entrevoir la genèse de l'utilisation des concepts de Mannheim d'idéologie et d'utopie et des postulats qu'il utilisera pour la critique du mouvement populisme dans *The Age of Reform* (irrationalité, décalage entre réalité et perception du monde – mythe agraire, tous des éléments présents dans la vision du Sud tel qu'intellectualisé par Calhoun).

l'observation du principal vecteur qu'est l'homme politique. Il dut cependant changer son titre sous les conseils de son éditeur, qui lui suggéra aussi d'écrire une introduction pour tracer la ligne directrice de l'œuvre qui, sans cette dernière, semblait un peu ténue.⁷⁴

Une fois l'objectif de son travail bien fixé, Hofstadter, sous les conseils de Mills, utilisa une théorie susceptible de démontrer que les politiciens bourgeois sont formés et opèrent en tant que personnalités intégrées au sein d'un système⁷⁵. Cette théorie, c'est chez Mannheim qu'il la trouva. La première version de l'introduction du livre de Hofstadter avait comme point d'ancrage une citation de Mannheim qui s'articulait comme suit : « La vie politique, en tant que telle, n'est possible qu'aussi longtemps que subsiste le royaume de l'irrationnel⁷⁶. » Pourquoi ? Parce que, comme au théâtre, le politicien est un acteur jouant un rôle précis. Malgré le fait qu'il soit souvent sincère, l'une des principales tâches de ce dernier est la représentation. Cette tâche lui dicte la recherche d'un accommodement entre les différents intérêts, du fait qu'il vit de la politique et non pas pour la politique. Son rôle est celui d'un gestionnaire qui doit faire carrière pour atteindre le pouvoir et cela, bien souvent à son insu⁷⁷. L'homme politique est souvent de bonne foi et rationalise ses actions politiques comme allant de soi, comme étant une nécessité dictée par la raison, finalement comme étant la seule voie possible. Ironiquement cette voie, même quand elle condamne le système, assure sa pérennité, c'est là le drame qui se joue aux États-

⁷² Richard Kostelanetz, *Master Minds*, New York, Macmillan, 1969, p. 170; Cesari *op. cit.*, p. 67.

⁷³ Cesari, *op. cit.*, p. 67.

⁷⁴ Kostelanetz, *op. cit.*, p. 170.

⁷⁵ Cesari, *op. cit.*, p. 68. Ouvrage cité

Unis et dont l'existence est reconnue par Hofstadter. Il donne plusieurs exemples par les portraits de Jackson⁷⁸, Calhoun⁷⁹, Lincoln⁸⁰ et Bryan⁸¹ pour ne citer que ces derniers. Les titres de ses chapitres sont évocateurs de cette réalité et donnent un aperçu de toute l'ironie présente dans son livre.

L'homme politique est aussi un idéologue, au sens Mannheimien du terme, qui doit s'adapter aux idées du moment présent, souvent inconsciemment, pour préserver l'ordre établi. La seule figure d'exception dans l'ensemble des portraits dressés par Hofstadter, c'est Wendell Phillips, qui porte l'étendard des utopistes dans la mesure où il évoque ses idées, sans crainte aucune, des réactions de la population. En se situant en marge de la vie politique, Phillips tente de modifier la perception de la réalité pour la rendre cohérente à son idéal type, mais le tout en vain, ce qui le confirme en tant qu'utopiste.

Un dernier point est encore nécessaire pour comprendre la démarche de notre écrivain et c'est celui de l'obsession de Hofstadter contre le culte des grands hommes très souvent présent à cette époque dans la littérature historique. Il n'existe pas, pour Hofstadter, de grands prophètes qui permirent à la société américaine d'atteindre des

⁷⁶ *Ibid.*, p. 69.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 69.

⁷⁸ Contre la formule capitaliste de la banque centrale, de ses monopoles et privilèges, favorisant ainsi la multiplication de la libre concurrence et l'essor du capitalisme libéral.

⁷⁹ Le système esclavagiste équivaldrait au système capitaliste du Nord, de ce fait, ils auraient globalement (il ne parle pas du tarif douanier) les mêmes intérêts.

⁸⁰ Ses positions plus qu'ambiguës sur la question de l'esclavage avant et pendant la Guerre de Sécession.

⁸¹ Aucune remise en question du système, son combat est sensiblement le même que le Président Jackson, sauf que cette fois les petits entrepreneurs capitalistes sont le peuple. Hofstadter, *op. cit.*, p. 268.

sommets encore là inaccessibles. De plus, un tel culte n'est pas sans favoriser une attitude de manipulation⁸². Souvenons-nous de sa remarque sur l'attitude des intellectuels communistes américains qui faisaient référence sans cesse énoncés du Parti. Or, pour Hofstadter, ceux qui détiennent le pouvoir ne sont pas nécessairement ceux qui détiennent la vérité (idéologues/utopistes). De plus, la pensée d'Hofstadter fut toujours empreinte d'un matérialisme historique qui, traditionnellement, néglige le pouvoir effectif des hommes politiques tout en supposant l'existence d'une structure transcendante au sein de la société.

Avec la publication de son livre, Hofstadter opère une attaque cinglante contre l'école progressiste, car il introduit et popularise l'utilisation de concepts issus de différentes sciences sociales, mais jusque-là laissés de côté en histoire. On pense à l'utilisation de variables psychologiques dans la compréhension des comportements sociaux et politiques⁸³. Enfin, il émet aussi l'idée, encore très peu répandue, de l'existence d'une foi centrale aux États-Unis. Il faut bien comprendre que ce livre s'inscrit dans une continuité intellectuelle : déjà au début des années 1940, Hofstadter remarquait l'existence d'une constance en ce qui concerne la persistance de l'idéologie capitaliste. Même si plusieurs attribuèrent à ce livre la naissance du consensus, il faut nuancer. Hofstadter reconnaît l'existence d'une foi centrale envers les valeurs capitalistes que l'on pourrait fonder en la conception particulière et même totale de l'idéologie, mais il la condamne, tout en ne niant pas qu'il ait existé de nombreux conflits autour de ces valeurs, du moins sur le plan théorique. En effet,

⁸² Cesari, *op. cit.*, p. 70.

⁸³ Hofstadter, *op. cit.*, p. 319-320. Illustration d'un T. Roosevelt à la fonction thérapeutique.

même si des personnalités ont eu l'intention de changer les choses, ces dernières ne furent jamais changées dans la pratique ; il n'y eut jamais de remise en question fondamentale de ce système ou d'alternative possible. L'explication est ici psychologique et s'intègre dans l'explication de la fonction de l'homme politique et du pouvoir de l'idéologie en tant que stabilisateur social.

Bâtisseurs d'une tradition marque le début de la renommée académique d'Hofstadter. Délaissant un peu l'analyse de la politique traditionnelle (l'étude des hommes politiques), il approfondit ses réflexions sur la notion d'engagement d'un groupe à une cause et donnera naissance, sept années plus tard, à son grand succès qui lui permit de remporter un prix Pulitzer, *The Age of Reform*.

Des années de consolidation

Après le succès de *Bâtisseurs...*, Hofstadter continue de s'intéresser à la compréhension de l'engagement d'un groupe face à tel type d'idéologie, mais cette fois en portant une attention particulière au rôle des élites. Mills s'était déjà penché et se penchait encore sur la question du rôle des élites, Hofstadter, lui, emboîta le pas. Cela se confirme par quelques notes sur l'étude des élites.

On suppose qu'une fois mise de côté la petite élite des classes privilégiées, il ne reste qu'une masse plus ou moins homogène, « le peuple », dénué de conflits politiques internes sérieux. Or le peuple n'est pas homogène. La société toute entière est un tissu entremêlé d'élites diverses [...] Le terme « élite », tel que je l'entends, se réfère

*à la partie supérieure d'un groupe professionnel. Mais le choix de la strate que l'on désigne comme élite est arbitraire en fonction du problème que l'on désire résoudre*⁸⁴

Niant l'homogénéité américaine comme certains de ses contemporains l'ont cru⁸⁵ et refusant d'appréhender les conflits au sein de cette société par une simple psychologie de l'intérêt, Hofstadter croyait fermement qu'il pouvait trouver la réponse dans l'irrationalité en élaborant un modèle fonctionnaliste.

Entre la rédaction de *Bâtisseurs...* et de *The Age...* Hofstadter lut les ouvrages de sociologie de son collègue à Columbia, Robert Merton. Cette rencontre avec l'un des principaux ténors de l'approche fonctionnaliste eut beaucoup d'impact sur l'évolution de la pensée historique d'Hofstadter⁸⁶. Déjà, avec Mannheim, Hofstadter avait trouvé son cadre d'analyse. Maintenant, avec Merton, c'est une théorie capable de supporter ses postulats concernant l'importance de l'irrationalité dans l'adhésion à telle ou telle idéologie.

À l'instar d'Émile Durkheim, qui s'opposait à la démarche d'un Auguste Comte ou même d'un Herbert Spencer, Merton considère que la démonstration de l'utilité d'un fait ne se fait pas en expliquant comment « il est né ni comment il est ce qu'il est [...on doit plutôt] rechercher séparément la cause efficiente qui le produit et

⁸⁴ Cesari, *op. cit.*, p. 97. Ouvrage cité

⁸⁵ On peut penser ici à Hartz et à Boorstin.

la fonction qu'il remplit »⁸⁷. Cette interprétation des pratiques sociales et de l'existence de certaines institutions nécessitent pour Merton une distinction fondamentale entre deux types de fonction, soit la fonction manifeste et la fonction latente. Cette distinction est nécessaire pour ne pas confondre les «motivations conscientes d'un comportement social et ses conséquences objectives »⁸⁸. En effet, il existe, pour Merton, et nous ajouterons ici, pour Hofstadter, des causes conscientes (psychologie des intérêts) à tout comportement donné. Cependant, et c'est ce que Hofstadter découvrit dans *Bâtisseurs...*, il existe aussi un vaste champ décisionnel totalement inconnu de l'historien ou de l'observateur, car se situant dans l'inconscience ou au sein d'un système intégré (Mannheim et Mills). L'existence de ce second champ explique le caractère ironique de certains comportements sociaux (exemple : l'existence d'une foi centrale envers le capitalisme malgré la prise d'actions de certains groupes ou d'hommes politiques contre ce système). Il ne faut jamais sous-estimer la fonction latente de chaque action sociale.⁸⁹

Arrêtons-nous sur trois des objectifs que Merton tente d'atteindre à travers cette distinction, car ils sont conformes à la pensée d'Hofstadter. Premièrement, la fonction latente ou secrète éclaire l'analyse pratique qui paraissait irrationnelle. En ce sens, elle nous aide à «interpréter des pratiques sociales qui se perpétuent même

⁸⁶ Richard Hofstadter, *The Progressive Historians*, Chicago, The University of Chicago Press, 1968, p. 443-444; Stanley Elkins Eric Mckitrick, *The Hofstadter Aegis : A Memorial*, New York, Knopf, 1974, p. 317-138; Singal., *loc. cit.*, p. 986.

⁸⁷ Émile Durkheim, *Les règles de la méthode sociologique*, Paris, PUF, 1990 [1895], p. 90-95.

⁸⁸ Robert K. Merton, *Éléments de théorie et de méthode sociologique*, Paris, Plon, 1965 [1953], p. 112.

⁸⁹ L'influence de Mannheim est de plus en plus éclipsée par celle de Merton. C'est déjà palpable avec ce passage quoiqu'elle n'est pas pleinement consommée.

lorsque leur but manifeste n'est sûrement pas atteint »⁹⁰ (le capitalisme). Deuxièmement, elle oriente l'attention des domaines de recherche féconds pour la théorie. Elle donne l'opportunité d'approfondir la compréhension théorique d'un phénomène par l'observation des pratiques sociales et des conséquences voulues (manifestes, rationnelles) et non voulues (latentes, irrationnelles)⁹¹. Finalement, elle représente un enrichissement important des connaissances sociologiques puisqu'elle permet l'explication de paradoxes importants dans notre société en ce sens où la fonction manifeste peut s'éloigner dramatiquement de la fonction latente. Or, le paradoxe existe dans la mesure où l'on reconnaît seulement l'existence de la fonction manifeste, car observable et rationnelle, en laissant de côté l'univers très important de la fonction latente au sein des pratiques sociales.⁹² Par exemple, le syndicalisme ouvrier, né principalement d'une exigence contestataire, remplit la fonction de régulation sociale des conflits (manifeste), mais il remplit également des fonctions de socialisation, de solidarité et de promotion sociale pour les cadres du syndicat (latente).

Certains pourraient s'interroger sur l'importance que donne Hofstadter à des sciences sociales autres que l'histoire (psychologie, sociologie, philosophie), mais c'est probablement l'un des traits les plus caractéristiques de son approche historique. Il déclara dans un article: « I found that my interest and gratification in my own discipline have been enormously intensified by what I have been able to take for it

⁹⁰ *Ibid.*, p. 115-116.

⁹¹ *Ibid.*, p. 118.

⁹² *Ibid.*, p. 121.

from the other disciplines »⁹³. La compréhension des différentes fonctions d'une pratique sociale et la conception totale de l'idéologie sont la clef de voûte pour comprendre le prochain livre d'Hofstadter. Fort de l'approche fonctionnaliste, Hofstadter peaufina sa méthode par l'entremise de deux articles qu'il rédigea entre le début et la fin de la rédaction de son livre *The Age of Reform*.

Churchill et la destinée manifeste

Le premier article que nous examinerons fut écrit par Hofstadter en collaboration avec sa deuxième femme (la première étant morte du cancer en 1945) et s'intitule *Winston Churchill: A Study in the Popular Novel*. Les Hofstadter s'intéressent à Winston Churchill, écrivain populaire de la fin du XIXe siècle et du début du XXe siècle, en tant qu'élément symptomatique de la société américaine de cette époque. Prenant pour acquis qu'une œuvre populaire reflète l'imagination du public et par conséquent qu'il nous donne d'importants indices sur la société en général, les Hofstadter tentent d'expliquer la société américaine de la fin du XIXe siècle par l'entremise des œuvres de Churchill.

L'élément central de l'article réside en l'existence d'une dichotomie entre les valeurs marchandes et les valeurs humaines⁹⁴ et cette dichotomie est aussi présente dans l'œuvre littéraire de Churchill (inconsciemment). Le décalage entre les possibilités qu'ont eu l'ancienne génération (représentée par le monde des affaires) par rapport à la nouvelle (représentée par les valeurs humaines) serait ici au cœur du

⁹³ Hofstadter, *Bâtisseurs d'une ...*, p. 361.

problème. Ayant eu les Carnegie, les Rockefeller et les Hill comme modèles de réussite sociale, la nouvelle génération se trouve devant une impasse dans la mesure où les conditions de vie de cette dernière ne permettent plus de tels exploits⁹⁵. Ne pouvant plus aspirer à ces modèles : « in psychic self-defense many sons and daughters of the middle class, and even of the rich, were driven to condemn what they could not emulate »⁹⁶, elle fournit un nouveau modèle de réussite, mais qui cette fois, prôna les valeurs humaines.

Deux éléments dans cet article doivent être soulignés : premièrement, on retrouve clairement le cadre Mannheimien où l'idéologie (l'ordre établie) et l'utopie (l'ordre possiblement à venir) s'opposent (lutte de statut) au sein d'une société. Deuxièmement, on retrouve l'esprit fonctionnaliste par l'existence d'une fonction latente à travers les livres populaires⁹⁷. Le livre répond consciemment à un besoin X (écrire, vivre, se divertir), mais il répond aussi à une fonction de transformation des valeurs sociales.

On peut résumer le rejet des anciennes valeurs par l'impossibilité de la nouvelle génération à pouvoir trouver au sein des valeurs marchandes une place permettant son épanouissement. Pour pallier à cette réalité, la génération montante dévalorisa les anciennes valeurs au profit de valeurs humaines - mécanisme de défense oblige. La conclusion des Hofstadter est remplie d'ironie et peut donner des

⁹⁴ Richard et Beatrice Hofstadter, « Winston Churchill : A Study in the Popular Novel », *American Quarterly*, Vol. 2, No. 1 (printemps 1950), p. 13.

⁹⁵ *Ibid.*, p. 14.

⁹⁶ *Ibid.*, p. 15.

pistes de réflexion sur la persistance du capitalisme américain telle que conçue dans *Bâtisseurs...* et les nombreux paradoxes en ce qui concerne les conséquences voulues vs non voulues :

*By some undefined process, families like these (qui privilégient la moralité à la possession matérielle) would act as a kind of moral elite, influencing perhaps by the example of their lives social change and social progress, improving the lot of the poor and the characters of the rich.*⁹⁸

Manifest Destiny and the Philippines

L'autre article sur lequel nous porterons notre attention est publié en 1952 et s'intitule « Manifest Destiny and the Philippines ». Utilisant les traces déjà faites dans *Bâtisseurs* et dans son dernier article, Hofstadter se penche sur la participation des États-Unis à la guerre contre l'Espagne et sur l'annexion des Philippines en 1898. Dressant le portrait d'une Amérique à l'économie chancelante, où une série d'événements « brought frustration and anxiety to civically conscious Americans » et où l'Américain était disposé « to see himself as an underdog in economic situations and controversies in his own country »⁹⁹, Hofstadter tente une explication sur les raisons de cette guerre. Comme Cesari le démontre dans sa thèse, la solution

⁹⁷ *Ibid.*, p. 18.

⁹⁸ *Ibid.*, p. 28.

⁹⁹ Richard Hofstadter, « Manifest Destiny and the Philippines », dans Daniel Aaron, *America in Crissis*, New York, Knopf, 1952, p. 182.

d'Hofstadter à cette situation est d'ordre psychologique et le brouillon qu'il fit de cet article est sur ce point assez révélateur :

La frustration économique et politique débouche sur : 1) une tendance à s'identifier avec les opprimés (les Cubains dans ce cas-ci) [...]; 2) une tendance agressive, à laquelle le pouvoir de l'Espagne offrait une cible facile, à bon marché. Déplacement de l'agression. Réaction exagérée à la situation des Cubains, fondée sur ce mécanisme d'identification-réaction [...] Bien insister sur l'impossibilité de comprendre cela en fonction des intérêts rationnels de l'homme économique.¹⁰⁰

La conclusion d'Hofstadter dépasse largement le cadre économique et c'est pour cette raison qu'il propose un modèle explicatif fondé sur la psychologie sociale, où plusieurs groupes trouvent intérêt à s'attacher à une même cause¹⁰¹ (reprenant ici son intérêt pour l'engagement, déjà noté dans sa thèse de doctorat). Somme toute, le point de départ de sa réflexion se situe au moment de la crise (psychic crisis) des années 1890 où une frange importante de la population ressentait de la frustration à l'égard du système. Ce sera l'enjeu de son second livre d'importance, *The Age of Reform*.

¹⁰⁰ Cesari, *op. cit.*, p. 101. Ouvrage cité

¹⁰¹ Homme d'affaire, parti politique, les journaux, les populistes de Bryan, etc.

The Age of Reform

Ouvrage qui fit sensation à sa sortie, ce livre peut être considéré comme l'apothéose de la carrière d'Hofstadter et cela, autant par l'innovation méthodologique que par la renommée académique acquise. Cependant, ce livre reste l'actualisation d'une méthode déjà mise de l'avant dans les deux articles que nous venons d'aborder. Aussi, ce livre s'inscrit dans le contexte de la fin du maccarthisme alors que les cicatrices de cette période sont encore fraîches pour Hofstadter, mais aussi pour ses contemporains. Outre les critiques d'ordre méthodologique (utilisation de la psychologie sociale de façon à justifier ses propos, peu de sources d'archives), les intellectuels de gauche reprochèrent beaucoup à Hofstadter le présentisme avec lequel il écrivit ce livre¹⁰². D'ailleurs, ses thèses furent, à tort ou à raison, plusieurs fois utilisées dans le débat entourant le populisme et ce que l'on qualifia à cette époque de néoconservatisme. Le prix Pulitzer qu'il remporta allait sanctifier sa carrière, mais cela ne se fit pas sans controverses.

Dans l'introduction du livre *The Age of Reform*, Hofstadter écrit qu'il sent le besoin de réécrire sur les mouvements de réforme par « the need for a new analysis from the perspective of our own time ».¹⁰³ En fait, Hofstadter reprend sensiblement son dernier chapitre de *Batisseurs* où il est question du progressisme et entreprend d'expliquer le phénomène à l'aide des acquis méthodologiques de l'après guerre. À l'instar de son livre précédent, où il s'opposait à la vision idyllique de l'école progressiste entourant l'histoire politique et de ses principaux acteurs, Hofstadter

¹⁰² William A. Williams, « The Age of Re-forming history », *The Nation*, Vol. 182, No. 26 (juin 56), p. 552-554.

remet en question toute la tradition libérale américaine. Cette dernière, incarnée notamment par l'école progressiste, lui apparaît complaisante et simpliste dans l'observation de son passé¹⁰⁴. C'est donc grâce à l'intégration de nouveaux concepts relevant des sciences sociales, où l'accent est mis davantage sur la signification des événements pour les acteurs que sur les événements eux-mêmes, qu'Hofstadter entreprend d'approfondir cette période de l'histoire américaine.

L'idée centrale de l'œuvre, en ce qui concerne la méthodologie, est qu'il faut considérer l'idéologie en tant que mode de pensée subjectif qui est relatif au vécu de certaines expériences et à la croyance en certains mythes. Les mouvements populistes et progressistes ne se résument pas à de simples luttes d'intérêts entre le monde agrarien face à la montée en puissance d'un industrialisme urbain. L'irrationalité est au cœur du conflit, notamment par l'entremise de l'anxiété due à la contradiction entre le mythe et la réalité (fusion de la conception particulière et totale de l'idéologie et utilisation de la dichotomie utopie / idéologie). L'utilisation de l'ironie est encore une fois au rendez-vous, car le combat des populistes pour la restauration de valeurs jugées traditionnelles (opportunités individuelles), les conduisirent tout droit vers l'adoption des techniques organisationnelles qu'ils redoutaient¹⁰⁵. Ici encore, les conséquences d'une action donnée sont transcendantes à la volonté consciente du groupe d'individus (fonction latente et fonction manifeste). En d'autres mots, la lutte des populistes et des progressistes ne se situe pas dans le domaine des impératifs économiques, mais dans celui des statuts en tant que position symbolique au sein du

¹⁰³ Richard Hofstadter, *The Age of Reform: From Bryan to F. D. R.*, New York, Knopf, 1955, p. 3.

¹⁰⁴ Cesari, *op. cit.*, p. 105. Ouvrage cité.

système. Ces derniers sont complexes et sont accompagnés d'un certain nombre d'avantages liés au prestige les entourant tout en étant intégrés au sein d'un même système de valeurs (l'apparent consensus de *Bâtisseurs d'une tradition*). Pour rendre la méthodologie plus concrète, observons de quelle façon le populisme et le progressisme sont abordés au sein de *The Age of Reform*.

Tout d'abord, il faut savoir que le populisme est un mouvement qui prit naissance dans les années 1880-1890 (1891 étant la date de création du parti populiste) à la suite de graves problèmes économiques entourant le monde agricole. Ces problèmes amenèrent le parti populiste à réclamer plusieurs modifications au sein des institutions américaines (par l'entremise du gouvernement) touchant différents domaines : on peut penser ici à la corruption, à l'accord de certains privilèges, à l'élimination des parasites financiers (les banques) et à l'utilisation de l'étalon d'argent¹⁰⁶.

Très rapidement, le populisme fut considéré, par les ténors de l'école progressiste, comme une lutte pour un réajustement démocratique exigée par l'apparition de graves troubles économiques dans le domaine agricole. Les éléments principaux entourant cette conception fut la théorie de la frontière de Turner et l'analyse économique de Beard. John D. Hick représente admirablement bien cette fusion entre Turner et Beard entourant la question du populisme. Au sein de son livre, *The Populist Revolt*, Hicks entreprend d'expliquer, à la lumière des nombreux

¹⁰⁵ Hofstadter, *op. cit.*, p. 7.

travaux issus des années 1920, le phénomène populiste. Intimement lié aux conséquences provoquées par le déplacement accéléré de la frontière vers l'ouest (notamment par l'expansion du chemin de fer), ce mouvement est considéré comme une tentative du peuple pour se réapproprier le gouvernement. En effet :

When, in the later eighties and in the « heart-breaking nineties », hundreds of thousands – perhaps millions- of men found themselves either without work to do or, having work, unable to pay their just debts and make a living, the populists held that there must be wrong and crime and frauds somewhere [...] where, if not to the government, which alone had the power to bring the mighty oppressors (les grands barons capitalistes et les banques) of the people to bay¹⁰⁷.

La frontière, du moins son déplacement accéléré, est l'origine du mal qui frappe les futures populistes et l'économie, par l'entremise de la psychologie des intérêts, donne l'explication des revendications et la légitimation de celles-ci.

En ce qui concerne le progressisme, il fut traité sensiblement de la même façon, mais dans une période autre, soit la période se situant entre 1900 et 1917. Reprenant sensiblement le combat des populistes, mais dans un contexte plus généralisé, donc plus urbain, les historiens précédant Hofstadter abordèrent cette

¹⁰⁶ Arthur Mann, « The Progressive Tradition », dans John Higham, *The Reconstruction of American History*, New York, Harper Torchbooks, 1962, p. 160. (157-169)

¹⁰⁷ John D. Hicks, *The Populist Revolt*, Minneapolis, The University of Minnesota Press, 1955 [1931], p. 405. (473).

période avec le même manichéisme (le peuple contre les oligarchies, libéralisme contre conservatisme, démocratie contre aristocratie, etc.) Comme on s'en doute, Hofstadter rejettera cette vision¹⁰⁸ euphémique, mais infiniment conflictuelle, de la société et pour cause : elle ne s'intéresse qu'aux éléments causaux s'inscrivant dans un processus rationnel – la réappropriation d'un système qui nous a exclus. Le populisme et le progressisme, pour Hofstadter, sont une partie intégrante du système et c'est ce qu'il démontra en utilisant Mannheim et Merton.

Premièrement, en ce qui concerne le populisme, Hofstadter s'activa à tracer les contours de ce qu'il convient d'appeler le « mythe agraire » chez les populistes – qui aurait existé dès le début de la colonie. C'est en utilisant la différenciation entre idéologie et utopie de Mannheim et les concepts de fonction latente et manifeste de Merton qu'Hofstadter fut à même d'articuler sa notion de « statut d'anxiété ». Il déclara que « the utopia of the populists was in the past, not in the future [et que ...] was that they would like to restore the conditions prevailing before the development of industrialism and the commercialization of agriculture. »¹⁰⁹ Sentant se dérober sous leurs pieds leur liberté chèrement acquise, à la suite de la modernisation, les populistes (qui sont dans la plupart des cas des fermiers) développèrent un mode de pensée paranoïaque à l'égard des créanciers (symboles financiers) et indirectement contre les Juifs¹¹⁰ (par la place qu'ils occupaient dans les milieux financiers). Cette croisade morale (cette anxiété créée à la suite de la perte de privilèges reliés à leur

¹⁰⁸ D'autres auteurs rejetèrent avant lui cette vision idéaliste du populisme et du progressiste. On peut penser au communiste John Chamberlain qui, dans son livre *Farewell to Reform*, s'en prend aux libéraux américains. John Chamberlain, *Farewell to Reform*, Chicago, Quadrangle Books, 1965 [1932], 333 p.

statut) créa un climat de conflit relatif entre, d'un côté, les agrariens et, de l'autre, les capitalistes industriels, à la grande différence -avec l'école progressiste- que cette fois, les deux groupes font partie du même système intégré : un consensus inconscient se cachant derrière une division apparente. C'est ce qui explique, entre autres, que la défaite totale du populisme en 1896 (au moment des élections) permit l'adoption de nouvelles mesures (associations d'agriculteurs jusque là assez déficientes) et un mode de fonctionnement de plus en plus calculé sur celui de l'homme d'affaire (fonction latente de ces associations), ce qui résulta en une augmentation de la prospérité chez ces derniers¹¹¹. Les revendications économiques par les populistes, à la fin du XIXe siècle, allaient ainsi être en partie résolues par le boom agricole du début du XXe siècle.

Ensuite, Hofstadter s'attaque « à la révolte progressiste ». Cette dernière, conduite par un vaste éventail d'individus provenant de la classe moyenne au début du XXe siècle, prit racine dans les revendications passées des populistes. Encore une fois, c'est le même principe, un passé glorieux maintenant révolu par la concentration de la richesse et du pouvoir¹¹², ce qui suscita de l'agitation chez des groupes en perte de reconnaissance. À l'instar du mouvement populiste, les progressistes nouvellement arrivés en ville furent xénophobes¹¹³ et dévalorisèrent la vie urbaine. Situation explosive, mais qui fut amoindrie par la fonction latente du journalisme d'enquête (muckraking). En effet, la fonction manifeste de ce dernier fut d'informer la

¹⁰⁹ *Ibid.*, p. 302.

¹¹⁰ *Ibid.*, p. 70-81.

¹¹¹ *Ibid.*, p. 95-96-121.

¹¹² *Ibid.*, p. 135-137.

population de ce qui se passait, voire de dénoncer les maux de la société. Cependant, la fonction latente fut de stabiliser les choses en se substituant au « village gossip » et en créant des contacts indirects entre les différentes forces (religieuses, ethniques) en milieu urbain.¹¹⁴ L'impact de cette stabilisation fut de rendre l'esprit du progressisme complètement dominant avant la Première Guerre mondiale. Cependant, partagés par tous, les conséquences de cet esprit de réforme vers un passé glorieux (l'individualisme) furent encore une fois assez contradictoires. Le résultat, au lendemain de la Grande Guerre, que l'on peut considérer comme étant une guerre progressiste, du moins par la rhétorique et l'esprit l'entourant, fut l'amplification de la concentration des moyens de production.

Finalement, l'opposition au *New Deal* d'un certain nombre de progressistes s'expliquerait par le renvoi à un mythe passé prônant l'individualisme, maintenant dépassé (opposition entre réalité/mythe). C'est la démonstration de l'impossibilité d'abolir une structure sociale au sein d'une société, sans remplacer cette dernière par une autre structure - toute chose a sa fonction au sein du système!

La politique de statut, telle que définie à travers les deux articles énoncés et *The Age of Reform*, fournit à Hofstadter les germes nécessaires pour l'application d'une approche culturelle. Ce faisant, il préserva la politique d'une sur-rationalisation (comme les progressistes) et offrit à Hofstadter la possibilité d'introduire, dans l'analyse politique, des facteurs non économiques : la mécanique des partis, la

¹¹³ La plupart étant des « W.A.S.P. » (White Anglo-Saxon Protestant).

¹¹⁴ *Ibid.*, p. 187.

loyauté, l'affiliation ethnique et religieuse, la morale et la tradition intellectuelle, l'aspiration et les frustrations sociales, etc.¹¹⁵ Cependant, ce qui fit sa renommée fut aussi la source des principales critiques à son endroit, c'est-à-dire qu'on lui reprocha, selon Stanley Elkins, l'utilisation « of social science concepts – especially in the regard to status- at the expense of research in the primary sources »¹¹⁶. Un cadre théorique trop abstrait, que l'on retrouve notamment dans l'utilisation de la révolution de statut, au détriment de sources de premières mains.

La culture comme outil de compréhension

Les idées avancées servirent à Hofstadter pour une bonne dizaine d'années et l'orientation que prit sa carrière fut marquée par un intérêt pour le phénomène du maccarthysme et de l'anti-intellectualisme. La rencontre d'œuvres de l'école de Francfort, à partir des années 50 (on pense principalement à Adorno et *The Authoritarian Personality*¹¹⁷), influencèrent beaucoup Hofstadter. Cette influence prit forme au sein d'articles et de conférences¹¹⁸ où il dénonça le maccarthisme qu'il reliait au mouvement populiste par son caractère anti-intellectuel ainsi que la notion de complot, et les dangers d'une dérive de la droite américaine¹¹⁹ qu'il associait à bien des égards aux différents mouvements sociaux. Cela accentua les différentes critiques entourant le présentisme de son ouvrage précédent.

¹¹⁵ Arthur M. Schlesinger Jr, « Richard Hofstadter », dans Marcus Gunlife et Robin Wincks Éd., *Pastmasters : Some Essays on American Historians*, New York, Harper and Row, 1969, p. 309.

¹¹⁶ Elkins, *op. cit.*, p. 323. Il fait un survole des principales critiques.

¹¹⁷ Notamment sur la question de l'autorité, de la naissance de la personnalité autoritaire, du totalitarisme et de l'antisémitisme.

¹¹⁸ Cesari, *op. cit.* p. 149.

Ces différentes réflexions conduisirent notre auteur vers son deuxième prix Pulitzer : *Anti-Intellectualism in American Life*, paru en 1963. Ce livre aborde la question de la présence de courants anti-intellectuels au sein de la culture politique américaine. C'est sans prétention qu'Hofstadter tenta de tracer les bases d'un comportement marginalisant le rôle des intellectuels et surtout la perception de ces derniers. Directement relié au contexte des années 50, ce livre s'inscrit dans une tentative de comprendre comment un homme, tel que McCarthy, a pu avoir une aussi grande influence sur une partie importante de la population américaine. Le succès académique de cette œuvre est beaucoup moins marqué que les précédentes. En fait, Hofstadter lui-même reconnut que ce livre relevait davantage de ses propres convictions personnelles que de l'histoire formelle.¹²⁰

Trois années plus tard, Hofstadter récidiva en offrant un recueil d'articles intitulé *The Paranoid Style in American Politics and Other Essays*. Ce regroupement d'articles qu'il écrivit entre 1950 et 1965 est un concentré de la pensée développée par notre auteur durant ces mêmes années, notamment sur la question du Maccarthisme et de la campagne présidentielle de Goldwater (1964). Rien de bien nouveau à travers la lecture du recueil et les différents articles s'inscrivent encore une fois dans l'appréhension d'Hofstadter face à la montée d'une droite conservatrice. De plus, il dénote un intérêt grandissant pour le système bipartique américain qui sera traité dans son prochain livre.

¹¹⁹ Encore une fois, la politique du statut et de nombreux outils psychologiques sont utilisés pour rendre compte de la situation.

D'entrée de jeu, Hofstadter déclara que ses différentes études « have to do with the style of our political culture as a whole [...et] they tell more about the milieu of our politics than its structure [...] Two convictions: first , that our political and historical writing, until recently, has tended to emphasize structure at the cost of substantially neglecting milieu ; and second, that an understanding of political styles and of the symbolic aspect of politics is a valuable way of locating ourselves and others in relation to public issues. »¹²¹. Différenciation importante, car la carrière d'Hofstadter fut marquée, comme ce deuxième chapitre l'a démontré, par un intérêt constant pour le milieu (c'est à travers le milieu qu'il est capable de jumeler le monde des idées au monde politique). Utilisant la psychologie comme pierre angulaire de son approche et de son explication des transformations intellectuelles, Hofstadter va plus loin dans son analyse des différents types d'idéologie au sens où Mannheim l'entendait : idéologie particulière et idéologie totale (politique du statut). Cependant, Hofstadter fait une distinction intéressante dans ce livre en troquant le concept de politique du statut pour celui de politique culturelle. Il définit cette dernière comme étant « l'engagement en faveur d'autres valeurs, tenues par ceux qui les partagent pour des fins morales absolues, poursuivies de façon désintéressée. »¹²². Malgré tout, cette nouvelle conception fait resurgir un problème récurrent chez Hofstadter, c'est-à-dire celui du lien entre idées et intérêts qui sont des notions importantes de l'engagement, même si Hofstadter entrevoit déjà la culture comme la solution

¹²⁰ Richard Hofstadter, *Anti-Intellectualism in America Life*, New York, Vintage Books, 1963, p. VII.

¹²¹ Richard Hofstadter, *The Paranoid Style in American Politics and Other Essays*, New York, Alfred A. Knopf, 1966, p. VIII.

¹²² *Ibid.*, p. 87.

possible, du moins inconsciemment, pouvant permettre la compréhension de ce lien. Il faut attendre son prochain livre *The Progressive Historians* pour qu'il la formule.

Au sein de ce recueil d'articles, Hofstadter laisse à d'autres l'intérêt pour la structure. Cela peut paraître étonnant pour un historien aussi près de la sociologie, mais il faut comprendre le détachement progressif de ce dernier avec la gauche académique depuis le milieu des années 50. Or on peut difficilement se tromper en affirmant que le courant structuraliste, et plus tard poststructuraliste, fut accaparé, principalement, par la gauche (Eugene Genovese, Herbert Gutman, Howard Zinn, etc.). Ce détachement lui attira également les foudres de cette même gauche (en ce qui concerne les prises de position de Hofstadter à l'égard du mouvement populiste) qui voyait en Hofstadter non plus un allié, mais un conservateur.¹²³ Hofstadter laissa même une note (sans date) en ce qui concerne son soi-disant conservatisme. Même s'il ne s'est jamais considéré comme un véritable conservateur il écrivit donc :

Je ne suis pas un conservateur. Mais je m'instruis auprès d'une philosophie conservatrice que je respecte et qui, aujourd'hui : 1) apprécie de manière réaliste la condition humaine et les possibilités du progrès ; 2) a conscience que nous vivons dans le monde industriel des grandes entreprises, au XXe siècle et non au sein de l'économie du XIXe siècle ; 3) retrouve la compréhension burkéenne du fait que le conservatisme se soucie des intérêts de la communauté tout entière et de ses institutions. [...] Éléments du véritable

conservatisme : 1. sens de la communauté, de la continuité temporelle, de la tradition ; 2. Vision de la société comme tissu d'institutions –et non comme horde d'individus dont les instincts déchaînés nous donneront le progrès.¹²⁴

Hofstadter plus conservateur ? Peut-être, plusieurs l'ont pensé. Une chose est certaine, les dernières années de sa vie furent concentrées sur des réflexions beaucoup plus «douces » à l'égard de la société américaine et de son histoire, ces deux dernières œuvres d'importance confirmant cette tendance chez l'auteur.

The Progressive Historians passa relativement inaperçu. Ce livre jette un regard sur le travail de trois figures majeures de « l'école progressiste » et sur l'héritage de ces dernières. Hofstadter règle ses dettes à leur égard en critiquant vertement chacun de ces piliers de l'historiographie américaine. Turner est tombé dans le piège d'une géographie excessive, alors que Parrington, à l'instar de Beard, est d'un matérialisme flamboyant, mais réducteur. Il n'y a que les faibles et les forts, sans aucune structure pour tempérer le tout. Vision décidément dualiste, ce qui horripile notre auteur qui, plus que jamais, défend le pluralisme politique, seule source efficace pouvant limiter les extrêmes et la dérive totalitaire.

L'élément à retenir dans cet ouvrage est le lien qu'il dressa entre idées et intérêts : l'intérêt matériel ne peut pas être ramené simplement à un élément de

¹²³ Gillam, *loc. cit.*, p. 69-85; Singal, *loc. cit.*, p. 995.

¹²⁴ Cesari, *op. cit.*, p. 147. Ouvrage cité.

perception, car il est construit et conceptualisé par la culture. « L'attachement à des idées constitue lui-même un intérêt. Et dans la pratique comment distinguer « idées et intérêts », qui sont donnés ensemble dans toute situation historique ? »¹²⁵. La culture se trouve donc au centre de la notion d'engagement dans la mesure où les intérêts et les idées ne peuvent être démêlés, et que comprendre l'engagement dépasse, même *a priori*, l'intérêt conscient ou inconscient face à une situation ou position donnée. La fin de son ouvrage donne l'aperçu de sa vision pluraliste de la société, de sa croyance en la conception de Mannheim que tout désaccord repose sur les bases d'un accord plus fondamental (l'idée du consensus) et sur l'encensement du bipartisme américain, thème abordé dans son dernier ouvrage achevé.

Ses derniers écrits

*The Idea of a Party System*¹²⁶, peut être considéré comme l'un des ouvrages les plus conservateurs d'Hofstadter. Déjà, plusieurs de ses positions lui ont attiré les foudres de la « Nouvelle Gauche » avec qui Hofstadter ne s'identifiait pas. Maintenant, avec cet ouvrage, Hofstadter défend ouvertement le système du bipartisme américain en utilisant allégrement les concepts de fonction et de culture pour expliquer la construction du modèle américain. L'éloge qu'il fait de ce système, à travers la reconstruction des événements ayant marqué la naissance du bipartisme américaine, ne suscita pas de grandes controverses aux quelles Hofstadter nous avait habitué. Directement lié au contexte, pour le moins turbulent, de cette fin des années soixante, ce livre est un regard conservateur sur la société américaine et ses

¹²⁵ Hofstadter, *The Progressive Historians*, p. 244-245.

institutions, le tout sur le fond d'une démarche conservatrice de la part d'un Hofstadter qui nous avait habitué à une démarche plus innovatrice.

Avant de mourir, Hofstadter avait entamé le projet de réécrire l'histoire américaine en trois tomes¹²⁷, où plusieurs thématiques devaient être abordées : l'esclavage, la culture, la religion etc. Malheureusement, il ne put continuer son œuvre. Même si James Banner, Jr. prétend que ce livre est, historiographiquement parlant, beaucoup plus important qu'il ne le semble¹²⁸, l'impact de ce livre reste plus que marginal dans la mesure où Hofstadter n'avance rien de nouveau par la forme ou par le contenu. C'est pendant la rédaction du premier tome qu'il s'éteint à l'âge de 54 ans, victime de la leucémie.

Conclusion

La démarche intellectuelle d'Hofstadter est tributaire d'un amalgame de rencontres, de lectures, d'amis, d'événements intérieurs et extérieurs et d'éducation. Comprendre la formation intellectuelle, c'est comprendre les liens qui existèrent entre sa formation universitaire et son engagement auprès de cellules communistes, son intérêt pour Freud, Mannheim et Weber, son ouverture à l'égard des autres sciences sociales dans une perspective holistique et le climat existant aux États-Unis, avant et après la guerre et pendant les années soixante.

¹²⁶ Richard Hofstadter, *The Idea of a Party System. The Rise of Legitimate Opposition in the United States, 1780-1840*, Berkeley, University of California Press, 1969, 280 p.

¹²⁷ Richard Hofstadter, *America at 1750. A Social Portrait*, New York, Knopf, 1971, 293 p.

¹²⁸ David S. Brown, *Richard Hofstadter*, Chicago, The University of Chicago Press, 2006, p. 231.

Le portrait méthodologique d'Hofstadter est relativement stable et fait preuve, globalement, d'une grande cohérence. Certes, sa pensée se développe considérablement entre ses premiers et ses derniers écrits, où il fut à la fois reconnu comme pionnier, mais aussi comme conservateur, mais n'est-ce pas le propre de toute pensée cohérente ? Toute pensée qui innove devient nécessairement conservatrice au fil du temps et Hofstadter en tant qu'homme de principe s'est toujours refusé à franchir certaines limites transgressées par d'autres. Homme de centre du début à la fin de sa vie (même pendant son séjour chez les communistes), il contribue à faire de l'histoire politique une histoire de plus en plus intellectuelle, remplissant ici la commande que s'était fixé Beard.

La place d'Hofstadter sur l'échiquier historiographique n'est pas celui d'un chantre du consensus, même s'il est vrai qu'il croit en l'existence d'un climat commun ou certaines valeurs sont partagées. Cependant, les conflits existent et sont principalement reliés à un statut ; il n'y a donc aucun signe d'exceptionnalisme. Toute sa vie durant, il cherche à lier le monde politique (d'actions, d'intérêts) aux idéologies (engagement face à une idée - qu'il relie au statut) : pourquoi un groupe X agit de la façon Y ? Sa réponse, il la trouve dans la culture, ce qu'il traduit par l'expression de culture politique. Que signifie le concept de culture politique et d'où provient-il ? Qu'elle est la signification de ce concept pour Hofstadter ? C'est autour de ces deux questions que s'articule le prochain et dernier chapitre.

Chapitre III : La culture politique et Richard Hofstadter

Après avoir dressé le portrait de l'historiographie entre les années 1900 et 1970 et celui concernant la vie et l'œuvre de Richard Hofstadter, nous devons nous pencher sur le concept de culture politique. Pour ce faire, le présent chapitre sera divisé en deux grandes parties : premièrement nous définirons et analyserons le concept de culture politique, ce qui nous emmènera, dans un second temps, vers la signification du concept de culture politique pour Hofstadter.

Définition du concept

Définition générale

Si l'expression « l'homme ne naît pas citoyen ; il apprend à le devenir » est juste, c'est en grande partie par l'existence de la culture politique. Le grand problème avec ce concept est son utilisation très, voire trop, holistique par les historiens (que certains dénoncent même comme étant un « catchword »). Plus souvent qu'autrement, nul ne sent le besoin de bien définir ce qu'il entend par l'utilisation de ce dernier. Ronald P. Formisano déplore ce constat dans un article¹ très éclairant sur l'évolution du concept et le dérapage sémantique dans son utilisation. Cependant, le débat sémantique, tel que dénoncé, peut être laissé de côté, car ce qui nous intéresse ici, c'est la compréhension de la signification du concept en fonction de l'utilisation

¹ Ronald P. Formisano, « The Concept of Political Culture », *Journal of Interdisciplinary History*, (hiver 2001), p. 393-426.

que l'on en faisait pendant les années 50 et 60. Il est donc nécessaire de formuler une définition générale permettant, à tout le moins, de comprendre le cadre de son utilisation. La culture politique pourrait être définie comme étant constituée d'un ensemble de croyances fondé ou non, donnant un sens à l'expérience quotidienne que chaque individu entretient avec les institutions politiques qui le gouvernent. C'est un exercice de socialisation permettant à tout un chacun de se situer dans la société sans nécessairement réfléchir, de façon consciente, au comportement à adopter : « L'homme ne naît pas citoyen, il apprend à le devenir » par l'appartenance à une culture politique particulière.

La généalogie de ce concept peut nous faire remonter, selon Glen Gendzel², aussi loin que chez Platon avec les « dispositions » des hommes, en passant par « l'esprit des lois » et « les habitudes du cœur » d'Alexis de Tocqueville. Cependant, tous s'accordent pour dire que c'est en 1956 que l'on a droit à la première définition rigoureuse du concept par le politicologue Gabriel Almond³. De plus, dans les deux premiers chapitres de ce travail, nous avons pu constater, dans les sciences sociales, un intérêt riche et toujours grandissant pour la culture après la Seconde Guerre mondiale (Beard, Susman, Weber, Merton, Hofstadter, Geertz, etc.), annonçant du coup le virage dit culturel.

² Glen Gendzel, « Review: Political Culture: Genealogy of a Concept », *Journal of Interdisciplinary History*, Vol. 28, No. 2, automne 1997, p. 226.

³ Tous les auteurs s'intéressant au concept de culture politique pointent vers Almond comme étant l'instigateur de la théorie entourant la notion de culture politique. Cependant, il est vrai que l'article de Samuel C. Patterson, postérieur à celui d'Almond, propose un cadre d'analyse beaucoup plus élaboré et mieux théorisé: Samuel C. Patterson, «The Political Cultures of the American States », *The Journal*

Définition originale

Affirmant s'inspirer, entre autres, de Max Weber, Almond trace les contours, en 1956, dans un article intitulé « Comparative Political Systems », d'un concept qui permettrait de comprendre la prédisposition des individus à l'égard d'un système politique par l'entremise d'une relation d'interdépendance entre les individus et le système. Si tout système vise la préservation de son être et que le « political system is embedded in a particular pattern of orientation to political action »⁴, l'objectif de la culture politique est clair : il réside en la découverte de la relation existant entre individu, système politique et action politique (ce qui pousse les gens à l'action).

Almond utilise les fondements théoriques de Talcott Parsons et Edward Shils⁵ qui préconisaient la définition de trois composantes essentielles dans toutes attitudes envers la politique. Il s'agit d'abord de la perception qu'ont les gens des institutions, des événements et des enjeux politiques. Il y a ensuite de l'affectivité (sentiment ou élan de nature subjective) à l'égard d'une personne, d'un événement ou d'un objet (Almond utilise aussi le terme *cathexis* dans son article pour désigner cette composante : cathexis est un terme d'origine freudienne pouvant être résumé comme étant la concentration de l'énergie libidinale (*Eros*) investit au sein d'un objet, d'un événement ou encore d'une personne). Enfin, l'évaluation relève du jugement de valeur face à l'action politique, appropriée ou non, en fonction de la situation *X* ou *Y*. L'individu organise et choisit une position (orientation) vis-à-vis de l'action

of Politics, Vol. 30, No. 1, Février 1968, p. 187-209. De plus, même si tous pointent vers Almond, on s'entend généralement pour dire que l'emprunt fut fait à l'anthropologie culturelle.

⁴ Gabriel A. Almond, « Comparative Political Systems », *The Journal of Politics*, Vol. 18, No. 3, (août 1956), p. 396.

politique⁶. Almond précise que l'on peut, quoique imparfaitement en raison de l'ambiguïté des termes, définir cette orientation par « attitude toward politics », « political values », « ideologies », national character, « cultural ethos »⁷. En 1963, il publie conjointement avec Sidney Verba le livre *The Civic Culture : Political Attitudes and Democracy in Five Nations*⁸, ce dernier étant encore aujourd'hui considéré comme l'ouvrage canonique concernant la culture politique.

Quand Almond élabore le concept de culture politique, plusieurs éléments sont dignes de mention : premièrement, il existe une tendance importante chez Almond et Verba à penser en termes de valeurs consensuelles communément partagées⁹. Ici encore, on se retrouve devant un contexte où la culture tend à unifier (consensus) alors que traditionnellement l'économie divisait (progressiste). On a pu constater, dans le premier chapitre, l'existence de la recherche, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, d'une foi unificatrice au sein de la société américaine. La culture semble être l'outil tout désigné permettant l'explication des comportements sociaux et politiques en des termes moins conflictuels. En histoire cette tendance sera aussi très présente. Oscar Handlin, Daniel Boorstin, Hofstadter et Baylin sont des exemples d'historiens qui ont relégué les confits au second rang.

⁵ Talcott Parsons et Edward Shils, *Towara General Theory of Action*, Cambridge, Harvard University Press, 1967 [1951], 506 p.

⁶ Almond, *loc. cit.*, p. 396.

⁷ *Ibid.*, p. 396.

⁸ Gabriel A. Almond et Sidney Verba, *The Civic Culture: Political Attitudes and Democracy in Five Nations*, Princeton, Princeton University Press, 1963, 562 pages.

⁹ Philippe Braud, *Sociologie Politique*, Paris, L.G.D.J., 2^e Édition, 1994, p. 201.

Deuxièmement, aucun des historiens consultés (on peut penser à Bailyn et Hofstadter), qui ont écrit dans les années 50 ou 60, ne citent Almond ou Verba quand ils utilisent le concept de culture politique et aucun d'eux n'en donne une définition précise. Pourtant, la définition donnée par Almond semble correspondre à l'utilisation faite par nos historiens, quoique la portée quantitative donnée par ce premier reste étrangère à nos seconds. Cette définition peut certes nous être utile dans la compréhension de l'histoire du concept, par contre elle ne peut servir de base théorique solide entourant son utilisation dans la discipline historique puisqu'il manque un lien entre la source théorique (Almond) et la pratique (Hofstadter, Baylin, mais aussi Almond et d'autres politicologues).

Finalement, l'influence d'Almond et de Verba est indéniable dans l'élaboration du concept de culture politique, mais la démonstration de cette dernière est plutôt difficile à faire en ce qui concerne ses premières utilisations dans la discipline historique. Cela nous pousse à penser que l'utilisation du concept de culture politique chez les historiens des années 50 et 60 est davantage le fruit d'un amalgame d'influences (Weber, Freud, Geertz, Arendt, Almond, etc.¹⁰) relié au contexte particulier de l'après guerre, qu'à un emprunt théorique direct.

À la lumière de ces trois points, il nous paraît utile d'interroger plus spécifiquement Hofstadter sur la signification qu'il donne à ce concept et l'utilisation qu'il en fait.

Richard Hofstadter et la culture politique

Après avoir regardé la genèse du concept, on se retrouve devant plusieurs questions sans réponse touchant la relation entre Hofstadter et la culture politique. Trois angles d'approche permettront de mieux comprendre la relation qui existe entre Hofstadter et ledit concept : premièrement, nous regarderons l'utilisation qu'il fait du concept au sein de ses ouvrages. Deuxièmement, nous tenterons de comprendre le sens donné par Hofstadter au terme « culture politique » et cela, par l'observation de deux aspects fondamentaux de sa méthode historique. Troisièmement, nous examinerons les limites qu'une telle signification entraîne, expliquant du coup certaines conclusions très controversées auxquelles notre auteur arrive, notamment sur la question du mouvement populiste.

L'utilisation du concept

La première mention explicite du terme « culture politique » se retrouve dans *The Age of Reform*. Dans l'introduction de cet ouvrage, qu'il a écrite entre 1952 et 1955, Hofstadter déclare :

I consider the Populist Party to be merely a heightened expression,

¹⁰ Almond, *loc. cit.* p. 391-409; Formisano, *loc. cit.*, p. 393-426; Gendzel, *loc. cit.*, p. 225-250; Richard Nelson, « The Confidence Trap: Republican Ideology and Recent American Historiography », *ATQ*, Vol. 4, no 3, septembre 1990, p. 257-282; Patterson, *loc. cit.*, p. 187-209.

*at a particular moment of time, of kind of popular impulse that is endemic in American political culture. Long before the rebellion of the 1890's one can observe a larger trend of thought...*¹¹

L'utilisation du terme précède ici d'au moins une année la première ébauche d'Almond concernant la définition du concept. Il est donc peu probable, comme nous l'avons déjà vu, qu'Hofstadter se soit inspiré, du moins au moment de l'écriture de ce livre, de la théorie de la culture politique tel qu'énoncée par Almond et cela même partiellement.

Un autre élément intéressant entourant l'utilisation du concept de culture politique est la fréquence de cette dernière. En effet, les mentions du concept sont, somme toute, assez peu nombreuses et disséminées ici et là, plus souvent qu'autrement, dans les introductions (*The Age of Reform*, *The Paranoids Style in American Politics and Other Essays*, *The Idea of a Party System*) et sans aucune autre forme d'explication que l'utilisation du terme. Cela nous pousse à penser que si Hofstadter ne s'est jamais référé à un modèle théorique précis dans l'utilisation qu'il fit de ce concept, c'est que ce concept fut pour lui une suite logique de rencontres avec différentes approches et l'utilisation du terme lui apparut de plus en plus comme allant de soi. Hofstadter, comme plusieurs autres, fut imprégné par une éducation et un contexte qui favorisa l'intellectualisation des sciences sociales et, par le fait même, d'une sensibilité à l'utilisation de la culture.

¹¹ Richard Hofstadter, *The Age of Reform: From Bryan to F. D. R.*, New York, Knopf, 1955, p. 4.

Hofstadter utilisa peu le concept dans ses ouvrages, inutile donc de tenter de chercher des indices du côté de l'utilisation du terme : trop éparse et le il ne le définit jamais. Il faut regarder du côté de son œuvre pour voir que celle-ci peut être résumée en une vaste étude liant la culture, le politique et les individus composant la société. Déjà dans *Social Darwinism in American Thought*, il affirme que « life of man in society [...] must be explained in the distinctive terms of a cultural analysis. »¹². Avec *Bâtisseurs d'une tradition*, c'est l'idée d'un certain consensus intimement lié au partage d'une culture politique au sein de la société américaine. *The Age of Reform* analyse la période des populistes et des progressistes et l'explication de ces mouvements s'inscrit dans la compréhension de la culture politique américaine¹³. Les volumes *Anti-Intellectualism in American Life* et *Paranoid Style in American Politics and Other Essays* sont, en quelque sorte, l'application des thèses de *The Age of Reform*, mais cette fois au courant anti-intellectuel, voire paranoïaque relié au maccarthysme. *The Idea of a Party System*, livre très conservateur, est aussi paradoxalement celui qui se rapproche le plus de *Bâtisseurs d'une tradition* : le bipartisme américain, ou plutôt la condition de possibilité de ce dernier, a été possible grâce au partage d'une culture politique transcendant les divisions apparentes entre les partis.

L'utilisation directe ou indirecte du concept ne fait donc aucun doute. Cependant, on doit s'interroger sur la signification qu'il donne au terme culture

¹² Richard Hofstadter, *Social Darwinism in American Thought*, Boston, Beacon Press, 1955 [1945], p. 204.

¹³ Ce n'est pas tout à fait juste, comme nous le verrons dans la prochaine partie qui touche la signification du concept : c'est la politique du statut qui explique ces comportements sociaux. C'est une

politique. Qu'entend Hofstadter quand il utilise ce terme puisqu'il ne se retrouve pas chez un auteur en particulier.

Signification du concept

La signification de la culture politique, pour Hofstadter, peut s'expliquer, en partie, par l'observation de son cheminement intellectuel. Toute son éducation le prédisposait à entrevoir le comportement politique comme étant beaucoup plus complexe que la « psychology of interests » telle que développée par l'école progressiste. Grâce à de nouveaux outils issus des sciences sociales étrangères, mais à la fois connexes, à la discipline historique, Hofstadter développa une démarche riche d'emprunts à la psychologie, à la sociologie et à l'anthropologie.

Cette démarche s'articule autour de deux éléments significatifs dans l'approche historique d'Hofstadter : dans un premier temps, c'est la découverte d'une foi centrale aux États-Unis qu'il le popularisa avec *Bâtisseurs d'une tradition*. Souvenons-nous que déjà, en 1939, l'idée du consensus germait chez Hofstadter quand il déclara que « *people like us grow up to believe in a certain set of values – freedom of individual intellectual inquiry, scientific attitude of mind, respect for facts, a certain cultural latitude* »¹⁴. Avec la découverte des différents types d'idéologies (particulière et totale), Hofstadter arrive à la conclusion que tous les désaccords aux États-Unis sont l'expression en surface d'un accord qui est beaucoup plus fondamental et partagé par tous.

étape charnière dans la carrière d'Hofstadter. Il y a une rupture à partir de ce livre qui empêchera Hofstadter d'aller plus loin dans sa réflexion sur la culture politique.

L'autre élément important est la découverte des différents types de fonction (manifeste et latente) et de la relation entre l'idéologie et l'utopie (Mannheim et Veblen). Les fonctions permirent à Hofstadter de faire une double lecture des événements historiques, par notamment leur côté symbolique. Cette opposition entre les idéologies et les utopies déboucheront sur l'élaboration de sa politique du statut¹⁵ dans les années 50. En effet, les conflits existent aux États-Unis, ils sont présents, mais relèvent principalement de conflits reliés à un statut. C'est-à-dire, à la place qu'un groupe occupe dans la société et du prestige et des privilèges s'y rattachant. S'opposant au matérialisme économique des progressistes qu'il juge trop limitatif, Hofstadter tentera, par l'application de sa théorie du statut, de comprendre ce qui pousse un certain nombre d'individus, le cas échéant les populistes ainsi que les progressistes, à agir.

Avec ces deux composantes, on retrouve chez Hofstadter une approche qui met l'accent sur l'existence de différents statuts où les membres partagent un certain nombre de valeurs communes. Les statuts s'opposent sur des bases réelles et symboliques, rationnelles et irrationnelles, matérielles et idéologiques. Ce qui explique l'attachement à tel ou tel statut, c'est la culture politique. Il déclare d'ailleurs, dans une révision qu'il fait en 1965 de son article « Pseudo-Conservatism », pour tenter d'expliquer l'accent qu'il met sur l'utilisation du mot statut, que « few critics have denied the presence or significance of what is intended,

¹⁴ Baker, *op. cit.*, p. 150-151. Ouvrage cité

¹⁵ Mills et Weber eurent aussi un impact certain dans l'adoption de ce concept.

but it has been suggested that such terms as « cultural politics » and « symbolic politics » will serve better »¹⁶, chose qu'il ne refuse pas de faire.

Ainsi donc, quand il utilise le concept de culture politique dans *The Age of Reform*, il est sensiblement dans la même lignée qu'un Weber ou même qu'un Almond. L'utilisation qu'il fait du concept est étroitement liée, pour ne pas dire synonyme, de la conception totale¹⁷ de l'idéologie de Mannheim. Or, comme nous l'avons constaté, cette conception de l'idéologie, une fois opposée à des utopies, entraîne Hofstadter vers la politique du statut.

Les limites du concept de culture politique pour Hofstadter

La politique du statut est l'un des éléments qui caractérise le plus l'œuvre d'Hofstadter, mais en même temps, c'est aussi ce qui l'éloigne de la génération d'historiens qui le suit et qui, dans bien des cas, utilise le concept de culture politique. En fait, Hofstadter reste prisonnier de ses années de formation et des concepts s'y rattachant, tout en étant incapable de prendre véritablement le virage de la « bottom up history ». Ces deux éléments, avec le rejet de tout ce qui semble près de l'école du consensus, expliquent en bonne partie le fossé qui surgit entre Hofstadter et d'autres tenants d'une approche où la culture politique est importante. Il faut savoir que pour

¹⁶ Richard Hofstadter, *The Paranoids Style in American Politics and Other Essays*, New York, Alfred A. Knopf, 1966, p. 86-87.

¹⁷ Conception de l'idéologie mettant l'accent surtout sur les motivations inconscientes dans l'adhésion à telle ou telle idée. Ces motivations sont relatives au contexte historique et social et la signification des événements pour le groupe étudié est ici centrale. Le but d'Almond est effectivement de trouver dans la culture politique un concept qui permettrait de comprendre la prédisposition des individus à l'égard d'un système politique par l'entremise d'une relation d'interdépendance entre les individus et le système. La marche qui sépare les deux formules est assez ténue, surtout quand on peut relier la

Hofstadter, du moins en 1955, la culture politique est mise au service de sa politique du statut et des postulats psychologiques en découlant (idéologie contre utopie¹⁸, idéologie totale et le fonctionnalisme), car elle structure les conflits de statut. Pour d'autres, prenons par exemple Lawrence Goodwyn et Herbert Gutman, la culture politique est autant un objet d'étude en soi qu'un outil d'analyse.

Dans son livre, *The Populist Moment*, Goodwyn propose d'aborder la question du populisme sous l'auspice de la culture, alors que cette dernière est un terreau idéologique fertile. Son livre reprend le mouvement populiste en séparant ce dernier en quatre phases importantes en partant de l'émergence d'une institution, où peut se matérialiser une opposition à la culture dominante, jusqu'à la politisation du mouvement¹⁹. Goodwyn imagine le mouvement populiste comme étant l'émergence d'une pensée luttant contre le « corporate state » ou « corporate capitalism »²⁰. En fait, il entrevoit, à travers ce mouvement, une remise en question du monde en devenir auquel les populistes se sont opposés. L'échec de ce mouvement, hautement démocratique, selon lui, est l'échec de la démocratisation du « corporate state »²¹. Deux choses sont ici à remarquer : premièrement, on peut noter l'évacuation des thèses psychologiques (politique du statut) dans le traitement du populisme. Il n'y a pas de prestige ou encore de privilèges rattachés à un statut, nous avons un groupe d'individus luttant pour le maintien des droits démocratiques. Deuxièmement,

relation d'interdépendance entre les individus et le système par les emprunts au fonctionnalisme chez Hofstadter.

¹⁸ La culture politique explique cette opposition entre d'un côté l'idéologie et de l'autre, les utopies. De plus, elle confirme, pour Hofstadter, l'existence de cette foi centrale.

¹⁹ Lawrence Goodwyn, *The Populist Moment*, Oxford, Oxford University Press, 1978, p. XVIII.

²⁰ L'utilisation qu'il fait de ce terme n'est pas sans rappeler, le libéralisme corporatif.

²¹ *Ibid.*, p. 320-322.

conséquence de cette évacuation, la conclusion pour le moins sympathique au mouvement populiste – tout le contraire d'Hofstadter²². De plus, Goodwyn est un adepte de la « bottom up history » et s'inspire explicitement de *The Making of the English Working Class*, de E.P. Thompson²³. Cette inspiration le poussa vers l'utilisation de sources encore peu utilisées, voire ignorées, où le « poor stockinger, the luddite cropper [and] the « obsolete » handloom weaver »²⁴ ont leurs mots à dire. C'est la révolte des oubliés et des gens ordinaires, par opposition aux élites et aux groupes dominants surreprésentés – surreprésentation présente dans l'œuvre d'Hofstadter. La culture politique devient un objet d'étude du quotidien de tous, se

²² Ils sont paranoïaques, déconnectés de la réalité, xénophobes et irrationnels.

²³ Probablement, l'un des historiens les plus influents des années 60-70 en ce qui concerne l'histoire des ouvriers. Thompson peut aussi être vu comme l'un des premiers historiens à avoir consciemment articulé une approche culturelle en histoire. Dans son livre, *The Making of the English Class*, Thompson propose de sauver « the poor stockinger, the luddite cropper, the « obsolete » handloom weaver ... ». La soi-disante homogénéité idéologique de l'après-guerre a conduit de nombreux historiens à généraliser à outrance en laissant de côté des acteurs importants que sont les ouvriers dans leur vie quotidienne. En fait, l'élément fondamental de l'approche thompsonienne est ce que les historiens ont appelé « history from the bottom up » où l'accent est mis sur la vie des gens « ordinaires » par opposition aux élites.

Thompson avança l'argument de l'existence d'une conscience de soi des classes en tant qu'expression collective dominante et indépendante. Les notions de classe, de culture et de politique prennent ici une importance cruciale dans la compréhension des changements sociaux. En effet, Thompson réinterprète le concept de classe en le débarrassant de ses déterministes économiques, la conscience de classe est un produit historique servant à exprimer les relations entre différents groupes au sein de la société. Cette conscience s'exprime, entre autres, à travers un langage, des traditions, des idées, bref la culture est le mode d'expression de ces groupes. Ce ne sont plus tellement les événements pour ce qu'ils sont qui est important, mais bien la signification de ces événements pour les groupes étudiés. Cela par l'étude des principaux vecteurs culturels et idéologiques que sont les chants, les journaux, les hymnes, les poèmes, les discours, etc. Thompson montre que les travailleurs ordinaires ont développé une culture de résistance à l'exploitation capitaliste en puisant dans leur propre culture et tradition. Du coup, la représentation d'une société pluraliste et élitiste (consensus) ou encore d'une masse d'individus apathique et dominé (*The Power Elite*) est renversée. Mari Jo Buhle et Paul Buhle, « The New Labor History at the Cultural Crossroads » *The Journal of American History*, Vol. 75, No. 1 (juin 1988), p. 151-152; Paul G. Faler, « E. P. Thompson and American History: A Retrospective View », *The History Teacher*, Vol. 28, No. 1 (novembre 1994), p. 32-33; Peter J. Rachleff, « Two Decades of the New Labor History .Power and Culture: Essays on the American Working Class, Herbert G. Gutman », *American Quarterly*, Vol. 41, No. 1 (mars 1989), p. 187;

William G. Roy, « Class Conflict and Social Change in Historical Perspective » *Annual Review of Sociology*, Vol. 10 (1984), p. 485; Jonathan M. Wiener, « Radical Historians and the Crisis in American History, 1959-1980 », *The Journal of American History*, Vol. 76, No. 2 (septembre 1989), p. 413.

démarquant ici, d'une culture politique purement structurelle. Malgré les différences entourant la démarche, un fait important demeure, la culture politique reste un vecteur idéologique important dans les deux cas.

Ancien élève d'Hofstadter, Gutman, directement influencé par l'approche de E. P. Thompson²⁵, écrit l'article, et peu après le livre, *Work, Culture and Society in Industrializing America*. L'approche de Gutman interroge la conception d'homogénéité de l'école du consensus en déplaçant le paradigme consensuel vers celui de la continuité²⁶, cette dernière s'inscrivant, entre autres, dans différentes coutumes : il existe une continuité au sein des différents groupes, mais on ne peut pas parler d'un consensus entre les groupes. La principale erreur de l'école consensuelle est de ne pas avoir tracé un portrait représentatif de la société américaine, niant ainsi le caractère conflictuel existant entre les différents groupes. Le concept d'anxiété introduit dans l'historiographie dès les années 50, notamment par Hofstadter²⁷ est aussi rejeté comme source de contestation. Pour Gutman, c'est la rupture entre le système de croyance (idéologie, croyance en certains idéaux, notamment la promesse

²⁴ Herbert G. Gutman. *Power and Culture*, NY, Pantheon Books, 1987, p. 18.

²⁵ Herbert G. Gutman. *Work, Culture and Society in Industrializing America*, New York, Alfred A. Knopf, 1976, p. 11.

²⁶ *Ibid.*, p. 40.

²⁷ Il est très intéressant de remarquer comment, dans les années 40-50, l'introduction de nouvelles théories sociales non behavioristes nous était paru comme marginale, mais essentielle dans la compréhension de la contestation de l'école « progressiste », mais aussi du néo conservatisme (consensus). Cette introduction permit notamment le développement de critiques (républicanisme, conscience de classe, irrationalité, idéologie, etc.) à l'égard des sciences sociales en général et de l'historiographie. Cette intellectualisation préparera le terrain où la culture est un enjeu politique, voire une source de pouvoir. Avec le thompsonnisme, on accepte le nouveau vocabulaire et le postulat structurel, mais on radicalise énormément les fondements empiriques de l'histoire, comme si on avait voulu compenser l'abstractivité du cadre théorique par une rigueur empirique en ce qui concerne les sources, donc l'étude même de la culture politique. Nous sommes assez loin d'Hofstadter dont la méthode fut, pendant toute sa vie, critiquée par le laxisme entourant l'utilisation de ses sources.

de la République²⁸) et la société (barons capitalistes et de la technologie) qui développa ces mouvements de résistance.²⁹

L'objectif de Gutman est de montrer, grâce à la combinaison de certains éléments, la production d'un mode de pensée et de comportements partagée par un des individus. Ces éléments sont : le changement de la population ouvrière (working class), l'introduction de cultures différentes par l'immigration d'individus non industriels et les changements au sein de la société américaine.³⁰ Cependant, malgré ce mode de pensée partagé, les différentes classes arrivent à développer une culture indépendante qui continue de s'opposer à la culture dominante qui est hégémonique (Gramsci³¹). Donc, la « bottom up history » est la véritable façon d'appréhender

²⁸ L'intérêt pour l'existence d'une pensée républicaine est toujours présent chez Gutman.

²⁹ *Ibid.*, p. 51.

³⁰ *Ibid.*, p. 74-75.

³¹ Personnage intéressant que ce Gramsci qui, à travers ses écrits marxistes, donnera à l'historiographie anglaise et ensuite américaine une source d'inspiration dont les traces sont encore visibles aujourd'hui. Pour bien comprendre l'influence de Gramsci dans l'historiographie américaine, il est nécessaire de juxtaposer, à l'intérêt grandissant pour le rôle de l'idéologie et de la culture dans l'historiographie, son concept d'hégémonie.

« La fonction hégémonique s'exerce essentiellement au niveau de la culture ou de l'idéologie. C'est la fonction par laquelle une classe obtient le consentement, l'adhésion ou l'appui des classes subalternes. C'est la fonction par laquelle une classe se pose comme avant-garde et dirigeante de la société avec le consentement des autres classes sociales. Pour devenir dirigeante, une classe doit convaincre l'ensemble des autres classes qu'elle est la plus apte à assurer le développement de la société. Elle doit diffuser sa conception de la vie, ses valeurs,... de telle sorte que l'ensemble des groupes sociaux y adhèrent ou, du moins, ne les rejettent pas globalement. Elle doit convaincre : elle ne peut pas imposer à une classe sociale de penser comme elle-même ». Jean-Marc Piotte. *La pensée politique de Gramsci*, Ottawa, Parti Pris, 1970, p. 224-225.

Les classes subalternes choisissent d'adhérer à l'idéologie de la classe dominante, car pour Gramsci, l'idéologie est le lieu du choix. Cette nécessité de convaincre oblige l'État (contrôlé par la classe dominante) à prendre en compte certains intérêts des classes dominées pour assurer leur hégémonie. Gramsci donne l'exemple de la « bourgeoisie américaine dont la domination sur la classe ouvrière repose avant tout sur une politique de hauts salaires et sur la croissance économique ». *Ibid.*, p. 231. De cette façon, les ouvriers adhèrent à la culture dominante. Gramsci nous informe aussi qu'il peut arriver que certaines lois soient intériorisées par les dominés pour ensuite, se transformer en coutumes et en habitudes semblant aller de soi. Ce consentement implicite à la société pourrait être expliqué par l'analogie de l'éducation qu'un enfant reçoit de ses parents. *Ibid.*, p. 231

l'histoire, car il est essentiel de se préoccuper des modes de production des gens plus ordinaires.

Gutman dut s'apercevoir des dangers potentiels de son approche culturelle par l'éclatement de l'historiographie (la multiplication des différents « types » d'histoire), mais il évite volontairement ou non, de l'aborder dans son livre. Au mieux, il reconnaîtra qu'il reste beaucoup à être étudié au sujet des relations entre les différents groupes et les « cross class » (ouvriers qualifiés/non qualifiés, Noirs ou Juifs, etc.) et pour cette raison, il s'impose de tracer que les contours approximatifs d'un archétype de sous-culture au sein des différentes communautés ethniques.³² Cependant, la popularisation de cette approche, où la culture est la source du pouvoir, entraînera sa prolifération dans différentes sphères historiographiques³³.

³² *Ibid.*, p. 44-45.

³³ Gutman abordera la question de l'esclavage et de la formation d'une classe ouvrière. Quelques années plus tard, Eugene D. Genovese, qui est probablement l'un des meilleurs exemples de l'utilisation de l'approche Gramscienne en histoire, publiera son livre *Roll, Jordan, Roll*. Ce dernier reflète bien de quelle façon les esclaves des plantations sont venus à accepter et à développer une culture de consentement à l'égard de leur condition. Premièrement, Genovese explique de quelle façon, selon lui, le monde capitaliste a permis l'acceptation de l'affirmation « le temps c'est de l'argent » Eugene D. Genovese, *Roll, Jordan, Roll : The World the Slave Made*, New York, Vintage, 1976, p. 291.

À partir de cette explication, il retrace de quelle façon les esclaves sont venus à accepter les « règlements », la logique du système esclavagiste, mais dont ils ont eux-mêmes contribué à en fixer le coût. « Their apparent dull wittedness expressed the underside of the paternalist ideology, for the effect, it declared acceptance of a traditional society's notion of reciprocal obligations. When the slaves took their keep for granted, they simultaneously bowed to the hegemony of ruling class ideology and announced the price to be exacted for their submission » *Ibid.*, p. 306.

Les tenants d'esclaves ont certes diffusé leur idéologie et leurs valeurs, mais les Noirs ont, dans une certaine mesure résisté. Pour pouvoir assurer la pérennité du système des plantations, les « slaveholders » durent faire certains compromis. De ces compromis, mélangés à des éléments culturels africains, est née une éthique de travail. Cependant, en se penchant sur la vie des Noirs, leurs traditions, leurs chants, leur système de représentation, Genovese tend à démonter la subordination de la culture esclave à la culture de leur maître. Il existerait donc une perméabilité entre la culture dirigeante et les cultures subordonnées. Malgré certaines attaques, notamment celle de Gutman par la trop grande importance accordée à l'idéologie des maîtres (ce faisant l'on passe de la « bottom up history » à la traditionnelle « up bottom history »), le livre de Genovese deviendra l'un des plus importants abordant de la question de l'esclavage dans une perspective où la culture est un champ politique ou s'affronte l'idéologie. *Ibid.*, p. 306-311.

Comme nous pouvons le constater, la différence entre Gutman et Hofstadter est sensiblement la même qu'entre ce dernier et Goodwyn. Gutman croit au caractère structurel de la culture politique, quoiqu'il le radicalise avec les théories de Gramsci (le conflit redevient central) et il rejette la politique du statut. À l'instar de Goodwyn, il reconnaît la nécessité de partir de la base et ainsi, il analyse les comportements sociaux en tenant compte du nouveau paradigme méthodologique de la deuxième moitié des années 60. Les limites de l'utilisation du concept de culture politique sont le résultat d'une incapacité, chez Hofstadter, à dépasser le cadre formel d'un structuralisme découlant de sa politique du statut. Prisonnier d'un cadre psychologique exigé par sa théorie du statut, la culture politique restera pour Hofstadter un concept très intellectuel, voire trop, dont l'étude repose davantage sur l'analyse de la pensée de certaines élites qu'il généralise à un groupe. La différence repose donc sur une question de méthode, mais surtout de portée : la culture politique, pour Hofstadter, est un outil permettant de comprendre le lien effectif entre un groupe et l'idéologie. Alors que les successeurs d'Hofstadter garderont l'outil, mais feront aussi de ce dernier, un objet d'étude en soi. Hofstadter sera bel et bien un « path breaker » dans l'utilisation du concept de culture politique, mais il atteindra un plafond dans l'utilisation de l'approche culturelle, et cela, à partir de la fin des années 50.

Conclusion

Il faut attendre la prochaine génération d'historiens pour que la culture politique devienne un cadre d'analyse en soi, notamment sous l'influence des travaux d'Almond, la publication de Thompson et la traduction des thèses de Gramsci. Pour Hofstadter, le concept de culture politique était un outil et davantage intuitif que théorique. Pour ce dernier, l'objet d'étude fut la compréhension des phénomènes sociaux par l'utilisation de différentes composantes dont la culture faisait partie. Alors qu'avec l'avènement du concept de culture politique en tant que cadre d'analyse à la fin des années 60 et début 70, la culture politique sera à la fois source et objet d'étude. C'est ici que réside l'explication du sens que donne Hofstadter à la culture politique et les limites de son utilisation.

Conclusion

Après avoir étudié le contexte historiographie, l'œuvre et la vie d'Hofstadter, le concept de culture politique et sa signification pour Hofstadter, nous pouvons répondre à la question de départ : quel type de relations existe entre Hofstadter, la culture politique et l'historiographie ? Cependant, nous devons auparavant revenir sur trois éléments importants qui résument ce qui poussa Hofstadter vers la culture politique, mais aussi ce qui limita son utilisation. Il s'agit de sa formation universitaire, du contexte anti-progressiste et finalement, de l'intellectualisation de la discipline historique.

Formation universitaire

Tout au long de la formation universitaire d'Hofstadter, ce dernier fut mis en contact avec de nombreuses personnalités qui le marquèrent profondément. Nous avons pu voir au sein du chapitre II qu'il rencontra de nombreux maîtres à penser qui l'orientèrent vers une intellectualisation de la discipline historique. Le tableau suivant regroupe les principaux individus qui eurent une influence certaine et directe sur Hofstadter.

Personnalité	Influences
Farber	<ul style="list-style-type: none"> - L'origine sociale de tous systèmes de pensée - Sociologie culturelle (Dewey)
Pratt	<ul style="list-style-type: none"> - Justification intellectuelle des phénomènes historiques

Beard	<ul style="list-style-type: none"> - Orientation vers une forme de sociologie culturelle - Approche théoriquement plus holiste
Veblen	<ul style="list-style-type: none"> - Place de la culture - Fonction manifeste et latente - Idée du consensus
Curti	<ul style="list-style-type: none"> - Les forces qui agissent sur les idées - Ce qui se cache sous les rationalisations des différents groupes d'individus.
Freud	<ul style="list-style-type: none"> - L'irrationalité comme élément explicatif de certains comportements - Fonction manifeste et latente - L'analyse symbolique
Weber	<ul style="list-style-type: none"> - Conflit de statut - L'importance de la culture
Mannheim	<ul style="list-style-type: none"> - L'idéologie/utopie - Conception totale et particulière de l'idéologie - Les mécanismes internes à l'engagement - L'importance de la culture dans la compréhension de l'engagement
Merton	<ul style="list-style-type: none"> - Fonctionnalisme

Schéma 4 : Des maîtres à penser déterminants

La compréhension des phénomènes sociaux étant complexe, notre auteur se tournera vers la culture, l'idéologie, la psychologie et ultimement vers la politique du statut, pour expliquer les différents conflits sociaux. Hofstadter eut les outils nécessaires pour remettre en question le cadre traditionnel progressiste et c'est ce

qu'il fit grâce à l'idée du consensus et la conception totale de l'idéologie reliée à la politique du statut.

Réaction à l'école progressiste

Intrinsèquement lié à la formation d'Hofstadter, l'opposition à l'école progressiste est aussi fondamentale dans la compréhension de l'utilisation du concept de culture politique par ce dernier. Cette vision dichotomique entre juste et injuste, entre bon et méchant issue d'un matérialisme jugé dépassé fut de plus en plus remise en question. Hofstadter, et plusieurs autres, ne put se résoudre à entrevoir la société américaine comme étant une société de lutte perpétuelle dominée par la psychologie des intérêts. Au contraire, l'histoire américaine fut l'exemple frappant de l'existence d'une constance idéologique. Le terme culture renvoie, selon la définition de l'UNESCO, dans son sens le plus large, à : « l'ensemble des traits distinctifs, spirituels et matériels, intellectuels et affectifs, qui caractérisent une société ou un groupe social. Elle englobe, outre les arts et les lettres, les modes de vie, les droits fondamentaux de l'être humain, les systèmes de valeurs, les traditions et les croyances à ce partage d'une constance idéologique »¹. Alors que traditionnellement l'économie divisait au sein des sciences sociales, notamment en histoire, la culture allait unifier le tout. Dans ce contexte de remise en question, la culture apparut pour plusieurs comme étant la clef de voûte pouvant expliquer l'apparente continuité au sein de la société américaine, remettant du coup en question l'analyse progressiste.

¹ UNESCO. *Déclaration à Mexico sur les politiques culturelles*. Mexico, 26 juillet - 6 août 1982. [En ligne]. http://www.unesco.org/culture/laws/mexico/html_fr/page1.shtml (Page consultée le 6 août 2007).

Intellectualisation de la discipline historique

Au premier chapitre, nous avons pu remarquer que l'histoire politique et sociale dans les années 40 et 50 s'était considérablement intellectualisée. Hofstadter sera, avec plusieurs autres, un des piliers de cette intellectualisation dont la maturation se situe quelque part dans les années 50. L'intellectualisation de la discipline historique fut possible grâce à l'émergence de nouveaux outils conceptuels dans les sciences sociales, ce qui invariablement entraîna Hofstadter vers l'utilisation de la culture comme élément explicatif entourant l'adhérence à une idéologie.

À la lumière de ces éléments, on peut arriver à la conclusion que l'utilisation du concept de culture politique fut toujours assez vague chez Hofstadter, car il ne l'utilisa jamais comme cadre d'analyse précis, mais plutôt en tant qu'outil permettant d'expliquer l'analyse des comportements sociaux et politiques. Politique du statut, continuité idéologique (consensus), mais aussi pratique² au sein de la nation américaine, le populisme et les mouvements de droite furent tous des thèmes qu'il aborda en utilisant la culture en tant que vecteur idéologique permettant de comprendre le lien qui unit le sujet à son objet. L'utilisation du concept de culture politique est davantage symptomatique et parallèle aux bouleversements dans la discipline historique, à sa formation universitaire à la remise en question de l'école progressive, qu'à un désir conscient de théoriser une nouvelle approche.

² L'utilisation du terme « culture politique » dans la préface du livre *The Idea of a Party System* renvoie à ce côté pratique.

Le schéma qui suit représente cette triple relation qui permet à Hofstadter de reconnaître la culture politique comme étant l'élément fondamental dans la compréhension du lien effectif qui existe entre des individus et des idéologies. C'est le choc entre les idéologies qui provoque des tensions sociales et politiques. Ainsi donc, la réponse à la question « qu'est-ce qui pousse les gens à agir », pourrait être remplacée par « pourquoi les gens adhèrent à telle ou telle idéologie ». La réponse réside en l'étude de la culture politique de ces personnes.

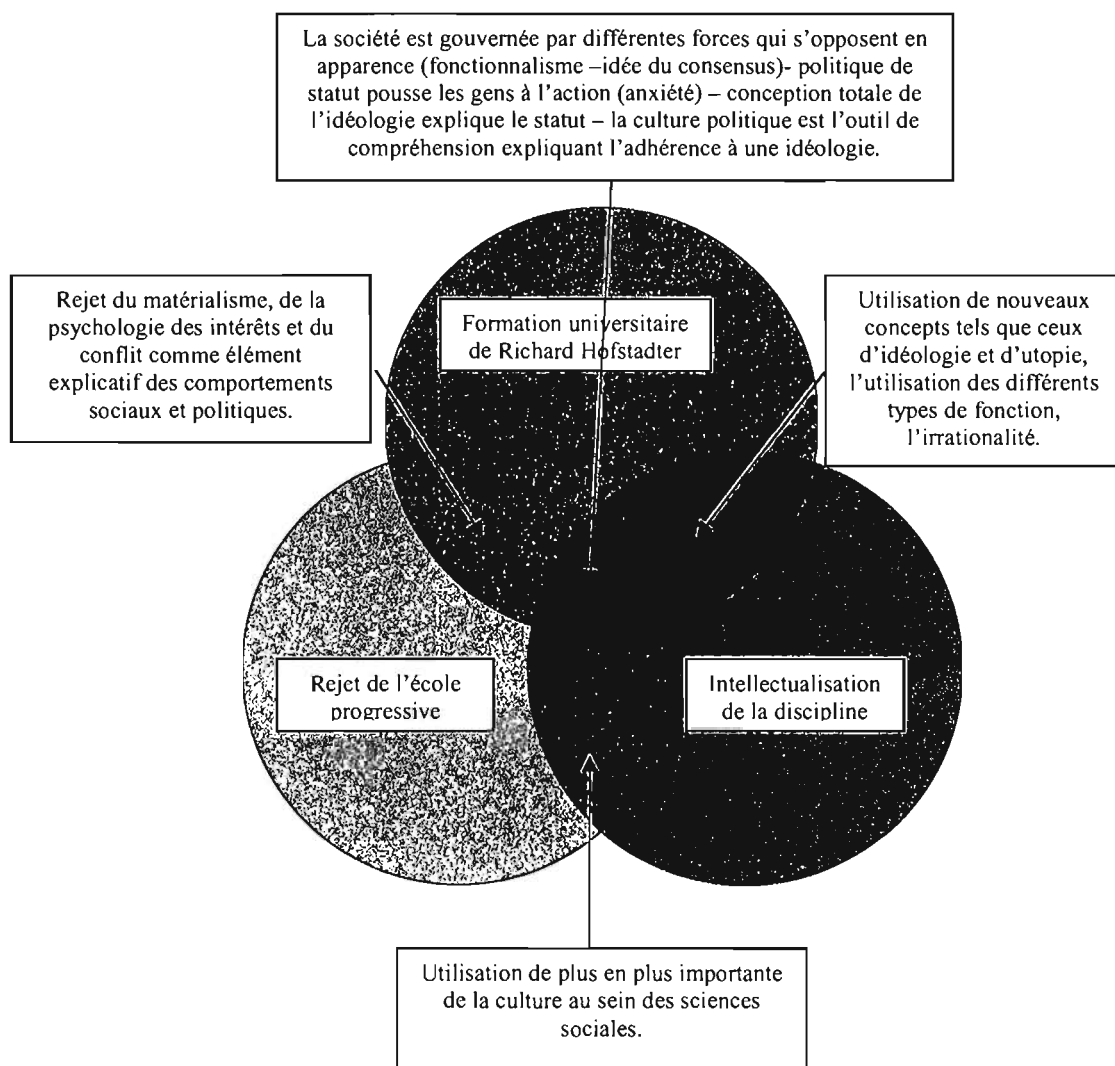


Schéma 5 : L'utilisation et la signification de la culture politique pour Hofstadter.

Richard Hofstadter, la culture politique et l'historiographie

La formation intellectuelle d'Hofstadter eut lieu pendant une époque charnière de l'historiographie américaine. À la croisée des chemins, entre l'école progressiste et le rejet de cette dernière, Hofstadter rejeta les postulats économiques et conflictuels des progressistes. Toute son éducation le prédisposait à un tel abandon, par notamment, la rencontre de nombreux professeurs et d'intellectuels qui le poussèrent vers l'utilisation de nouveaux outils et une intellectualisation de la discipline historique. Pendant les années 1935 à 1948, c'est le développement, chez lui, de l'idée de l'existence d'une foi en certaines valeurs communément partagées à laquelle il ne dérogera jamais. Il rejeta donc la primauté du conflit, mais les années 1948 à 1955 lui permirent de développer, avec l'aide du fonctionnalisme et de Mannheim, son concept de politique du statut. Ce dernier, donna l'occasion à Hofstadter de jeter un regard nouveau sur les différents conflits qui ont parsemés l'histoire américaine. Du coup, il fut en mesure de relier l'histoire des idées à l'histoire politique par la relation qui existe entre des groupes d'individus et l'appartenance à un statut – c'est la conception totale de l'idéologie ou encore, la culture politique.

Alors que la discipline historique s'intellectualisait, la culture devint, en partie grâce à la popularité de l'école du consensus et aux travaux de nombreux sociologues et anthropologues, un incontournable dans la compréhension des phénomènes sociaux et politiques. Au fur et à mesure que cette école fut battue en brèche, on assista à la radicalisation du concept de culture politique, nouvellement apparu, par l'école dite de la « Nouvelle Gauche ». Avec la « Nouvelle Gauche »,

c'est aussi l'apparition de la « bottom up history » et les exigences méthodologiques qu'elle implique.

L'utilisation que fit Hofstadter du concept de culture politique ne changea pas entre 1955 et 1969. Entre sa première mention et sa dernière, la culture politique demeurera un concept abstrait relié à la foi centrale envers certaines valeurs, mais expliquant aussi les différents conflits relevant de la politique du statut. L'étonnante homogénéité de son œuvre et son incapacité, à partir de la fin des années 1950, à modifier son cadre d'analyse explique en grande partie qu'il soit encore aujourd'hui considéré comme un historien de centre-droite.

À la lumière de cette recherche et aussi paradoxalement que cela puisse paraître, on peut entrevoir deux Hofstadter : l'un qui peut être considéré comme un « path breaker » entre les années 1940 et 1955 et l'autre, conservateur, à partir de 1955 jusqu'à sa mort. À la question originelle concernant la relation entre l'historiographie, Hofstadter et la culture politique, on entrevoit clairement le contexte historiographique comme un élément suggestif, mais aussi limitatif à l'élaboration et l'utilisation du concept de culture politique. Pour Hofstadter, l'utilisation fut plutôt intuitive que théorique et elle lui permit de relier le monde des idées au domaine politique par l'explication de la relation d'engagement. Le concept pour sa part ne s'arrêta pas en 1955, comme Hofstadter, mais continua à évoluer, dépassant, entre autres, les limitations de la politique du statut. Ainsi donc, victime du contexte historiographique (rejet de l'école progressiste, intellectualisation de l'histoire et sa formation intellectuelle), Hofstadter fut véritablement le fruit de son

époque. Certes, il popularisa le concept de culture politique par les liens qu'il fit entre la culture, les idées, et la politique, mais sa conception des mouvements sociaux et sa méthode historiographique l'empêchèrent de pousser plus à fond son utilisation. Malgré tout, Hofstadter reste une figure incontournable de l'histoire politique et encore aujourd'hui plusieurs historiens américains lui sont reconnaissants de l'influence qu'il eut sur eux. L'engouement toujours présent, et qui aujourd'hui dépasse les frontières américaines, confirme cette reconnaissance et place Richard Hofstadter parmi les grands historiens politique du XX^e siècle.

Bibliographie

Sources

Livres d'Hofstadter

Hofstadter, Richard. *Social Darwinism in American Thought*. Boston, Beacon Press, 1955 [1945], 248 p.

Hofstadter, Richard. *Bâtisseurs d'une tradition*. Paris, Economica, 1989 [1948], 381 p.

Hofstadter, Richard. *The Age of Reform. From Bryan to F. D. R.* New York, Knopf, 1956 [1955], 328 p.

Hofstadter, Richard. *Anti-Intellectualism in American Life*. New York, Vintage Books, 1962, 434 p.

Hofstadter, Richard. *The Paranoid Style in American Politics and Other Essays*. New York, Knopf, 1966 [1965], 314 p.

Hofstadter, Richard et Seymour Martin Lipset. *Sociology and History : Methods*. New York, Basic Books, 1968, 423 p.

Hofstadter, Richard. *The Progressive Historians. Turner, Beard, Parrington*. Chicago, University of Chicago Press, 1979 [1968], 498 p.

Hofstadter, Richard. *The Idea of a Party System. The Rise of Legitimate Opposition in the United States, 1780-1840*. Berkeley, University of California Press, 1969, 280 p.

Hofstadter, Richard. *America at 1750. A Social Portrait*. New York, Knopf, 1971, 293 p.

Articles d'Hofstadter

Hofstadter, Richard. « Parrington and the Jeffersonian Tradition ». *Journal of the History of Ideas*, Vol 2, No. 4 (octobre 1941), p. 391-400.

Hofstadter, Richard et Beatrice. « Winston Churchill : A Study in the Popular Novel » : *American Quarterly*, Vol. 2, No. 1 (printemps 1950), p. 12-28.

Hofstadter, Richard. « Manifest Destiny and the Philippines ». dans Daniel Aaron, *America in Crissis*, New York, Knopf, 1952, p. 173-200.

Hofstadter, Richard. « History and the Social Sciences ». dans Fritz Stern, Éd. *The Varieties of History*, New York, Meridian Book, 1956, p. 359-370.

Mémoire d'Hofstadter

Hofstadter, Richard. *The Southern Tenants Under the A.A.A. 1933-1935*, Mémoire de maîtrise (Histoire), Université de Columbia, 1938, 110 p.

Études sur Hofstadter

Monographies

Susan Stout Baker. *Radical Beginnings. Richard Hofstadter and the 1930s*. Westport, Greenwood Press, 1985, 268 p.

Brown, David S. *Richard Hofstadter : An Intellectual Biography*. The University of Chicago Press, Chicago, 2006, 291 p.

Elkins, Stanley et Eric McKittrick. *The Hofstadter Aegis. A Memorial*. New York, Knopf, 1974, 381 p.

Articles sur Hofstadter

Brinkley, Alan. « Richard Hofstadter's the Age of Reform: A Reconsideration (In Retrospect) The Age of Reform: From Bryan to F.D.R. ». *Reviews in American History*, Vol. 13, No. 3 (septembre 1985), p. 462-480.

Kazin, Micheal. «Hofstadter Lives : Political Culture and Temperament in the Work of an American Historian». *Reviews in American History*, Vol. 27, No. 2 (juin 1999), p. 334-348.

Schlesinger, Arthur M. Jr. « Richard Hofstadter ». dans Marcus Gunlife et Robin Wincks Éd., *Pastmasters : Some Essays on American Historians*, New York, Harper and Row, 1969, p. 278-315.

Singal, Daniel Joseph. « Beyond Consensus: Richard Hofstadter and American Historiography ». *The American Historical Review*, Vol. 89, No. 4 (octobre 1984), p. 976-1004.

Thèse sur Hofstadter

Cesari, Laurent, *Richard Hofstadter (1916-1970)*. Thèse de Ph. D. (Histoire), École de hautes études en sciences sociales, 1985, 243 p.

Ouvrages généraux

Monographie

Almond, Gabriel A. et Sidney Verba. *The Civic Culture: Political Attitudes and Democracy in Five Nations*. Princeton, Princeton University Press, 1963, 562 p.

Arendt, Hannah. *Essai sur la Révolution*. France, Gallimard, 1985 [1963], 475 p.

Bailyn, Bernard. *The Ideological Origins of the American Revolution*. Massachusetts, The Belknap Press of Harvard University Press, 1992 [1967], 335 p.

Beard, Charles. *The Rise of American Civilization*. New York, The Macmillian Company, 1930 [1927], 828 p.

Beitzinger, A.J. *A History of American Political Thought*. NY Dodd, Mead & Company, 1972, 628 p.

Boorstin, Daniel J. *The Genius of American Politics*. Chicago, University of Chicago press, 1953, 201 p.

Braud, Philippe. *Sociologie Politique*. Paris, L.G.D.J., 2^e Édition, 1994, 559 p.

Chamberlain, John. *Farewell to Reform*. Chicago, Quadrangle Books, 1965 [1932], 333 p.

Domhoff, G. William et Hoyt B. Ballard. *C. Wright Mills and The Power Elite*. Boston, Beacon Press, 1968, 278 p.

Durkheim, Émile. *Les règles de la méthode sociologique*. Paris, PUF, 1990 [1895], 275 p.

Fohlen, Claude, Jean Heffer et François Weil. *Canada et Etats-Unis depuis 1770*. PUF, Paris, 1997, 592 p.

Genovese, Eugene D. *Roll, Jordan, Roll : The World the Slave Made*. New York, Vintage, 1976, 825 p.

Goodwyn, Lawrence. *The Populist Moment*. Oxford, Oxford University Press, 1978, 349 p.

Gutman, Herbert G. *Work, Culture and Society in Industrializing America*. New York, Alfred A. Knopf, 1976, 341 p.

Gutman, Herbert G. *Power and Culture*. New York, Pantheon Books, 1987, 452 p.

Hartz, Louis. *Histoire de la pensée libérale aux Etats-Unis*. Paris, Économica, 1990 [1955], 306 p.

Heffer Jean et François Weil. *Chantiers d'histoire américaine*. Bélin, Paris, 1994, 467 p.

Hicks, John D.. *The Populist Revolt*. Minneapolis, The university of Minnesota Press, 1955 [1931], 473 p.

Higham, John. *The Reconstruction of American History*. New York, Harper Torchbooks, 1962, 244 p.

Kostelanetz, Richard. *Master Minds*, New York, The Macmillan, 1969, 370 p.

Mannheim, Karl. *Ideology and Utopia*. New York, Harcourt Brace and Company, 1936, 318 p.

Merton, Robert K. *Éléments de théorie et de méthode sociologique* : Paris, Plon, 1965 [1953], 514 p.

Noble, David W. *The End of American History*: University of Minnesota Press, Minneapolis, 1986, 166 p.

Novick, Peter. *That Noble Dream : The « Objectivity Question » and the American Historical Profession*. New York, Cambridge University Press, 1988, 648 p.

Parsons, Talcott et Edward Shils. *Towara General Theory of Action*. Cambridge, Harvard University Press, 1967 [1951], 506 p.

Piotte, Jean-Marc. *La Pensée politique de Gramsci*. Ottawa, Parti Pris, 1970, 302 p.

Susman, Warren I. *Culture as History*. New York, Pantheon Books, 1973, 321 p.

Turner, Frederick Jackson. *The Frontier in American History*. University of Arizona Press, Tucson, 1986 [1920], 375 p.

Wakeman, John. *World Authors : 1950-1970*. New York, Wilson, 1975, p. 1594 p.

Wilson, Richard W. *Compliance Ideologies : Rethinking Political Culture*. Cambridge, Cambridge University Press, 1992, 252 p.

Articles

Almond, Gabriel A. « Comparative Political Systems ». *The Journal of Politics*, Vol. 18, No. 3 (août 1956), p. 391-409.

Buhle Mari Jo et Paul Buhle. « The New Labor History at the Cultural Crossroads ». *The Journal of American History*, Vol. 75, No. 1 (juin 1988), p.151-157.

Crowe, Charles. « The Emergence of Progressive History ». *Journal of History of Ideas*, Vol. 27, No. 1 (janvier 1966), p. 109-124.

Faler, Paul G. « E. P. Thompson and American History: A Retrospective View ». *The History Teacher*, Vol. 28, No. 1 (novembre 1994), p. 31-36.

Flacks, Richard et Gerald Turkel. « Radical Sociology: The Emergence of Neo-Marxian Perspectives in US Sociology ». *Annual Review of Sociology*, Vol. 4 (1978), p. 193-238.

Formisano, Ronald P. « Deferential-Participant Politics: The Early Republic's Political Culture 1789-1840 ». *The American Political Science Review*, Vol. 68, No. 2 (juin 1974), p. 473-487.

Formisano, Ronald P. «The Concept of Political Culture ». *Journal of Interdisciplinary History*, (hiver 2001), p. 393-426.

Gendzel, Glen. « Review: Political Culture: Genealogy of a Concept ». *Journal of Interdisciplinary History*, Vol. 28, No. 2 (automne 1997), p. 225-250.

Gilliam, Richard. « Richard Hofstadter, C. Wright Mills, and « the Critical Ideal ». *American Scholar*, Vol. 47, No. 1 (1977), p. 69-85.

Gillam, Richard. « White Collar from Start to Finish: C. Wright Mills in Transition ». *Theory and Society*, Vol. 10, No. 1 (janvier 1981), p. 1-30.

Higham, John. « Beyond Consensus: The Historian as Moral Critic ». *The American Historical Review*, Vol. 67, No. 3 (avril 1962), p. 609-625.

Lears, T. J. Jackson. «The Concept of Cultural Hegemony: Problems and Possibilities». *The American Historical Review*, Vol. 90, No. 3 (juin 1985), p. 567-593.

Mann, Arthur. « The Progressive Tradition ». dans *The Reconstruction of American History*, Édité par John Higham, New York, Harper Torchbooks, 1962, p. 157-169.

Morawska, Ewa. « The Sociology and Historiography of Immigration ». dans *Immigration Reconsidered : History, Sociology, and Politics*, Édité par Virginia Yans-McLaughlin, New York, Oxford University Press, 1990, p. 187-238.

Nelson, Richard. « The Confidence Trap : Republican Ideology and Recent American historiography ». *A.T.Q.*, Vol. 4, No 3 (septembre 1990), p. 257-282.

Rachleff, Peter J. «Two Decades of the « New » Labor History ». *Power and Culture: Essays on the American Working Class*, Herbert G. Gutman, *American Quarterly*, Vol. 41, No. 1 (mars 1989), p. 184-189.

Ross, Dorothy. « The « New History » and the « New Psychology » : An Early Attempt at Psychohistory ». dans *The Hofstadter Aegis*, Alfred-A-Knopf, New York, 1974, p. 207-234.

Ross Dorothy. «Grand Narrative in American Historical Writing: From Romance to Uncertainty». *The American Historical Review*, Vol. 100, No. 3 (juin 1995), p. 651-677.

Roy William G. « Class Conflict and Social Change in Historical Perspective ». *Annual Review of Sociology*, Vol. 10 (1984), p. 483-506.

Wiener, Jonathan M. « Radical Historians and the Crisis in American History, 1959-1980 ». *The Journal of American History*, Vol. 76, No. 2 (septembre 1989), p. 399-434.

Williams, William A. « The Age of Re-forming History». *The Nation*, Vol. 182, No 26 (juin 1956), p. 552-554.

Mémoire :

André, Jacques. *Connaissance et société chez Mannheim et Bernard Lonergan*. Mémoire de maîtrise (Philosophie), Université de Montréal, 1969, 136 p.

Sites Web :

UNESCO. *Déclaration à Mexico sur les politiques culturelles*. Mexico, 26 juillet - 6 août 1982. [En ligne].

http://www.unesco.org/culture/laws/mexico/html_fr/page1.shtml (Page consultée le 6 août 2007)